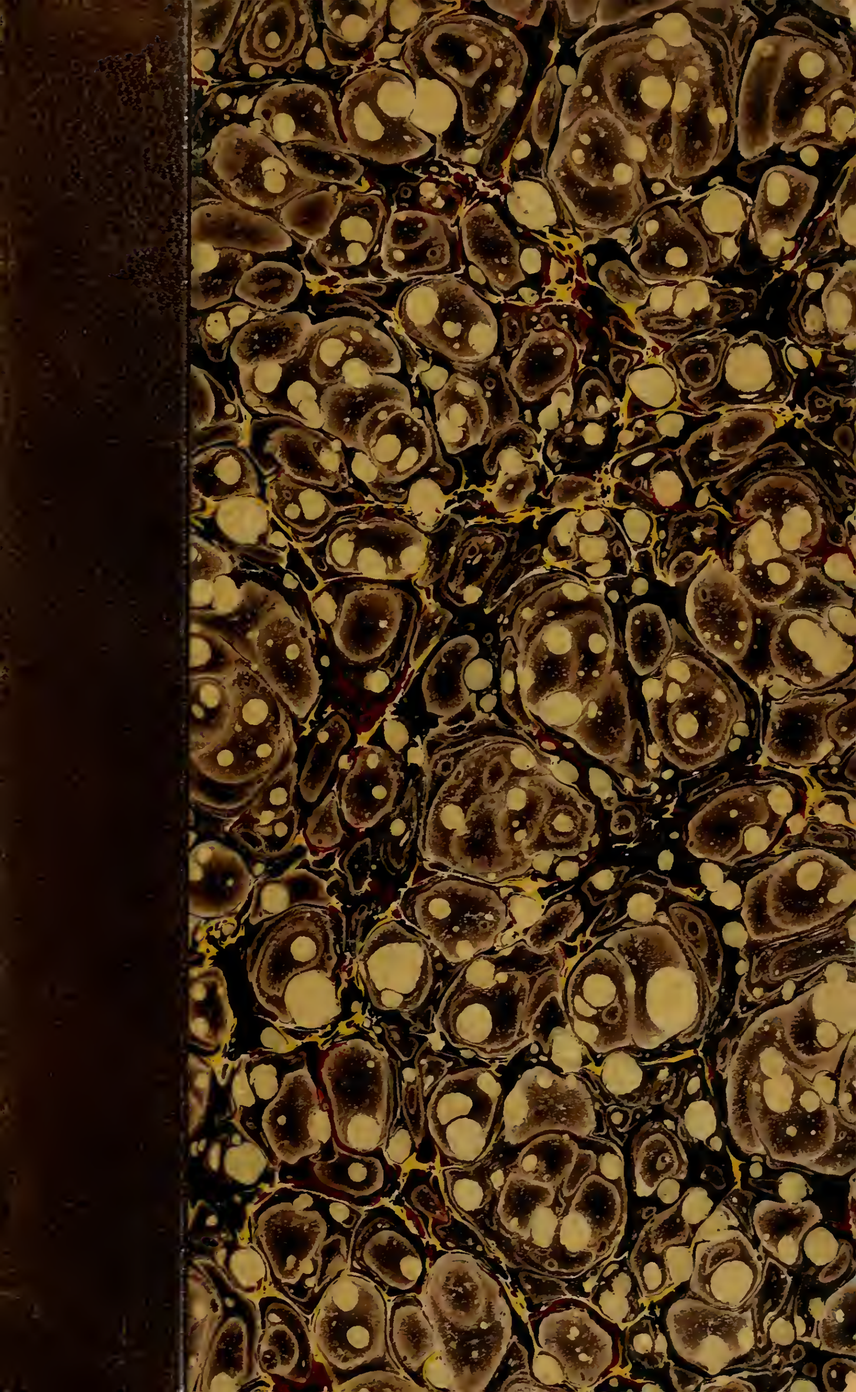
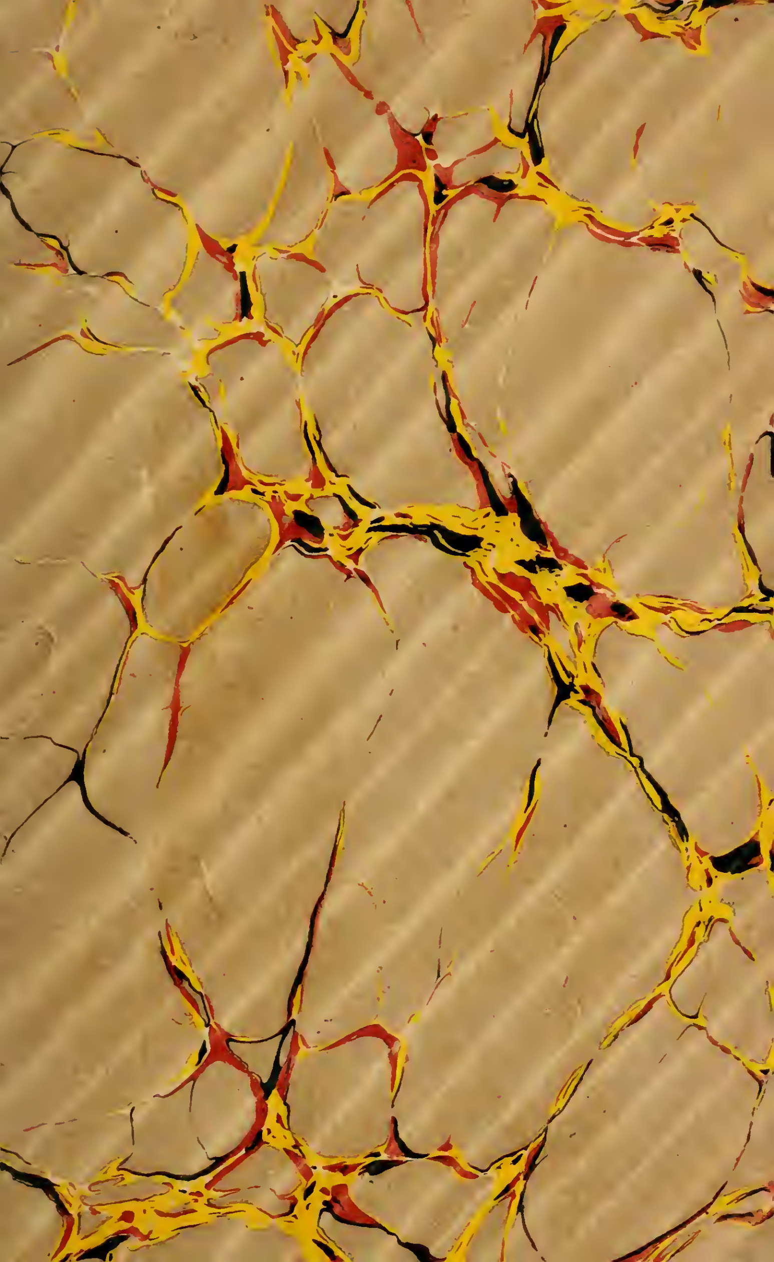






Les Symboles

DU MÊME AUTEUR

Trois mystères. (Tobie, Noël, Sainte-Cécile), 1 vol. in-18 jésus.......... ......,....................... 3 fr. 50

La légende de Sainte-Cécile, 1 vol. in-18............. 2 fr. »

MAURICE BOUCHOR

Les Symboles

NOUVELLE SÉRIE



PARIS

LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1895

PRÉFACE

J'offre au public les fragments d'un livre inachevé, et je lui en demande bien pardon. Ou les *Symboles* ne seront jamais finis, ou leur conclusion différera, au moins par la forme, de celle qui est proposée ici. Dans les deux cas, la majeure partie de ce volume resterait inconnue au public. Je parle d'abord des sept poèmes, liés les uns aux autres, qui devaient terminer mon œuvre. Or, malgré leurs imperfections particulières et l'erreur qui me les a fait écrire pour servir de conclusion aux *Symboles*, je me suis laissé convaincre que ces poèmes méritaient d'être lus. C'est pourquoi je les donne ici, en les faisant précéder de deux pièces : *Le Christ aux Limbes* et *Allah*, qui pourront reparaître dans une édition complète des *Symboles*, et en les faisant suivre d'un appendice où j'ai réuni d'autres poèmes. Ceux-ci appartiennent à une période encore antérieure, et j'avais senti, depuis longtemps, leur manque d'accord avec la conception générale qui a prévalu dans mon esprit.

Si j'ai une raison suffisante (le lecteur appréciera) de publier ce volume, à coup sûr j'en ai une de le publier sans

retard. Il porte, dans le texte même, la date de ma trentième année; et je n'ai déjà plus, de cette année décisive, qu'un souvenir assez confus. Je ne crois pas que l'on me prêterait la fantaisie de vouloir me rajeunir. Mais l'esprit d'un homme peut varier beaucoup en un court espace de temps, et ce n'est pas sans un peu de honte que, le plus souvent, on relit ses vers oubliés. La conclusion, purement morale, du présent volume est bien celle où je me suis arrêté, bien que je ne songe pas à me raidir contre toute influence religieuse qui pourrait me pénétrer; mais le chemin tortueux que, dans mon livre, j'ai suivi pour arriver à cette conclusion est loin de me satisfaire. Je fais allusion surtout aux deux poèmes : *Le Divin* et *Vers l'Amour*. Peut-être la forme à demi symbolique de l'un et de l'autre leur enlève-t-elle le caractère de « confidences » qui choquerait en un livre consacré à de graves sujets. Pourtant ils contiennent trop de mes rêveries intimes, et en même temps il s'y mêle trop de factice pour que je n'éprouve pas quelque gêne à les publier. Si je m'en délivre hâtivement dans un livre fragmentaire, c'est surtout parce que cette gêne augmenterait chaque jour.

Je voulais d'abord expliquer, par des notes placées à la fin du volume, en quoi les poèmes qui devaient terminer les *Symboles* me semblent critiquables à divers points de vue. Mais je crois bon d'épargner au lecteur des notes volumineuses, qui auraient paru attribuer à mes poèmes une importance exagérée. D'autre part, il n'y a pas lieu de continuer pour ce volume le travail de vulgarisation que j'ai

fait pour le premier (1). Je me borne donc à cette préface, où je montrerai que les poèmes dont je m'occupe procèdent d'un autre esprit que l'ensemble des *Symboles* (dont une grande partie reste à faire) et qu'ils ne sauraient en être la conclusion naturelle.

J'ai raconté, dans la préface du premier volume, à la suite de quelle évolution j'avais entrepris un travail peut-être au-dessus de mes forces. J'y ai noté aussi les variations de ma pensée. Toutes les croyances, après avoir été pour moi comme des voiles splendides, laissant transparaître une lueur de l'Ineffable, ne m'inspirèrent bientôt plus qu'une sympathie désintéressée. Ayant renoncé, du moins pour un temps, à chercher la solution de problèmes réputés insolubles, j'aimai les religions de tous les âges et de toutes les races pour la pénétrante poésie, la grâce, la splendeur de leurs rêveries, pour la paix qu'elles surent donner à tant d'âmes, et surtout pour le puissant appui qu'elles prêtèrent aux idées morales.

En notant les phases de mon évolution, je ne remarquai pas assez nettement que les *Symboles*, conçus dans un certain esprit et commencés dans un autre, avaient été continués dans un troisième. Je m'étais cru d'abord en possession d'une Vérité, fort trouble à coup sûr, mais qui vivait en moi par ses contradictions même. La personnalité de Dieu s'y accommodait avec un panthéisme effréné ; la paix éternelle

(1) Il me suffira de dire que le *Christ aux Limbes* est la paraphrase d'un évangile apocryphe, et que, dans *Allah*, j'ai voulu résumer le Coran.

n'y excluait point un éternel effort; les passions terrestres y survivaient à l'étreinte de l'Absolu. M'accable qui voudra de faciles railleries! Chacun accorde comme il peut ses tendances contradictoires. D'ailleurs, presque tous les poèmes que j'ai composés dans cette phase de mon esprit me semblent, à présent, fort médiocres. J'en ai conservé un seul : *La Rose d'Or*, recueil de petites pièces qui font suite à mon livre : *L'Aurore*, pour en être, si l'on veut, la conclusion apaisée. Dans ce recueil, qui m'étonne aujourd'hui par le mystique entrelacement des idées, l'amour de la créature devait être un acheminement vers l'amour de Dieu et un symbole de cet amour.

On voit en quel sens j'avais pris d'abord le titre du livre projeté. D'autres symboles empruntés aux couleurs, aux parfums ou à la musique, telle œuvre d'art, tel mythe, telle légende, devaient tour à tour vêtir une conception toujours à peu près la même, bien que flottante et imprécise. Mais, après quelque temps, mes rêveries me parurent trop inconsistantes; je renonçai à formuler une métaphysique personnelle. C'est alors que je me tournai vers l'étude des religions, non point pour résumer, comme j'ai plus tard tenté de le faire, ce qui m'a paru être leur sens vrai, mais pour exprimer par elles ce qui survivait en moi de croyances à l'état de rêve ou de désir. Je renonçais à accorder ensemble des termes inconciliables, et je ne me décidais pas non plus à opter pour un système plutôt que pour un autre ; cependant, je croyais toujours avec autant de ferveur à la vivante réalité de l'Être inexprimable. Mon titre changea quelque

peu de signification. Il ne s'agissait plus, en effet, de traduire par des images une foi assez particulière malgré le vague de ses contours, mais d'entrevoir, à travers des voiles plus ou moins décevants, une Vérité inaccessible.

C'est dans cette nouvelle disposition que j'écrivis le Prologue des *Symboles*. Par la suite, j'y ai intercalé quelques vers, afin qu'il fût mieux en harmonie avec le livre qu'il annonce, et enveloppât les conceptions les plus diverses de Dieu ou de l'Absolu. Ces additions peuvent être critiquées; car, si la Cause première n'a point un caractère moral, s'il n'y a pas même en elle une tendance inconsciente vers le bien, elle peut exciter une sorte d'enthousiasme, mais non pas le pieux amour, la profonde vénération exprimés dans mon Prologue. J'observerai, d'autre part, que le premier volume des *Symboles* correspond fort mal à ce Prologue, même remanié. Pour qu'il ne le démentît point, il aurait fallu que mon esprit demeurât stationnaire; et c'est le contraire qui a eu lieu. Le Prologue impliquait une série de poèmes empruntés à des religions capables d'exprimer, en quelque chose, mon intime idéal, et à celles-là seulement. J'eusse formé tout mon livre de tels poèmes, non sans forcer, je crois, ou même fausser le sens des mythes et des croyances, si, comme je viens de le dire, je n'avais évolué de nouveau.

Le seul poème que j'ai franchement composé dans cet esprit est *Le Mont des Oliviers*; je le place, comme *La Rose d'Or*, en appendice à la fin du présent volume. On y trouvera l'expression d'une pensée métaphysique, plus ou moins

digne d'intérêt, mais non pas inspirée directement par l'Évangile ou par la théologie chrétienne. La personne de Jésus n'est ici qu'un symbole du Christ éternel, à jamais incarné dans le monde (1).

J'arrivais à ma troisième étape. Une réflexion continue, la lecture des philosophes, un voyage à travers les mathématiques, enfin l'étude même des religions, achevèrent de tuer en moi le métaphysicien. (Les morts ne demandent qu'à ressusciter.) Dans le premier volume des *Symboles*, écrit tout entier pendant cette période, les religions sont envisagées surtout au point de vue de leur réalité historique. Je m'efforce parfois d'en présenter une image exacte, mêlant les choses nobles à d'autres qui le sont moins, les profondes aux enfantines, et me passant, au besoin, de toute philosophie acceptable. Il est bien évident que, prises telles quelles, l'âpre religion de Moïse, celle des Romains ou des Celtes (*Le peuple de Dieu*, *Rome*, *La Vie et la Mort*) ne sauraient aucunement traduire les aspirations religieuses d'une âme moderne. Aussi les poèmes cités sont-ils en désaccord avec l'esprit, sinon avec la lettre, du Prologue qui est censé leur servir d'introduction. D'autres fois, laissant de côté tout ce qui est formalisme, barbarie, superstition, je dégage uniquement la pensée supérieure d'une croyance, par exemple dans le dialogue de Zoroastre et d'Ahriman ; mais une transcription de ce genre ne saurait être prise pour la rêverie personnelle d'une âme altérée de Dieu. Certaines pièces, conçues dans

(1) Cela n'empêche pas que tout ce qu'il y a d'humain dans ce poème pourrait bien n'être qu'un reflet de l'Évangile.

une phase plus religieuse, ont changé de caractère par l'exécution. Ainsi je n'ai guère insisté, dans *La Terre et l'Amour*, sur ce qui en fut le point de départ métaphysique; j'y ai plutôt ébauché une synthèse des mythes grecs, interprétés dans un sens idéaliste. Le poème de source kabbalistique, *Iakîn et Boaz*, révèle un esprit qui se détourne du Mystère divin plutôt qu'il ne s'y complait. Enfin, lorsque sous le voile de mythes interprétés avec plus ou moins de iberté (*Adam et Ève*, *Hercule*, *Odin*) je laisse entrevoir une pensée personnelle, c'est avant tout, sinon exclusivement, une pensée morale.

Il résulte des exemples précédents que, le Prologue mis à part, les sujets traités dans le premier volume des *Symboles* le furent à des points de vue assez divers. Je ne crois pas que ce soit un défaut. Il y a là une cause de variété; et l'unité du livre n'en subsiste pas moins. Ce que la religion, envisagée sous toute sorte d'aspects, fut pour l'âme humaine, reste l'unique inspiration des *Symboles*. D'autre part, je n'ai pas à rechercher si mon livre, écrit dans la disposition mystique où j'étais en le commençant, eût été meilleur ou pire. Peut-être eût-il gagné en intensité de vie; mais je crois que la pensée en eût été moins large et moins sérieuse. De toute manière, je ne pouvais l'écrire autrement que je n'ai fait, sans manquer à cette absolue sincérité qui est la première condition de toute œuvre d'art. Peu importe, d'ailleurs. J'ai voulu seulement, dans cette préface, montrer le désaccord qui existe entre la pensée initiale du livre, si l'on en juge d'après le Prologue, et le livre lui-même. Certains

poèmes, tels que *L'Ame heureuse*, *Nuit d'été*, *Le chant de Vishnou*, semblent mieux répondre à cette pensée ; mais ils sont trop isolés pour qu'on ait le droit d'y voir une fidèle expression de l'ensemble.

On peut croire que la suppression pure et simple du Prologue arrangerait tout ; mais il y a aussi la conclusion du livre. Après une longue série de poèmes impersonnels, par le fond si ce n'est par la forme, je réponds d'une manière plus satisfaisante aux données du Prologue, en reprenant la parole pour mon propre compte. J'apparais alors comme un homme poursuivant la Vérité avec angoisse, et cela ne s'accorde guère avec l'esprit général des *Symboles*, qui implique par avance l'impossibilité de faire aboutir de pareils efforts. Enfin, après de pénibles détours sur lesquels je reviendrai, j'arrive à une conclusion purement morale, qui est censée être nouvelle pour moi ; mais tout lecteur attentif jugera que tant de circuits étaient inutiles. En écrivant *Adam et Ève*, *Hercule*, *Odin*, j'exprimais par anticipation, au sujet de la vie humaine et de notre devoir présent, les idées contenues dans *L'Homme-Dieu* et dans l'Épilogue des *Symboles*. La loi morale mise en dehors et au-dessus de toute hypothèse particulière sur le divin, donc indépendante de la question des origines et pouvant se passer de toute sanction, tel est bien le sens intime de ces trois poèmes ; et c'est aussi la conclusion du livre entier.

Il est fâcheux de voir un homme se donner grand mal pour étreindre une vérité qui est déjà en sa possession. Mais l'usage que je fais de mon libre arbitre, longtemps abdiqué,

avant de conclure d'une façon trop prévue, appelle surtout les critiques. Je ne pense pas à ces poèmes de discussion : *L'Ame humaine* et *En prière*, mais aux deux suivants. L'amour passionné, exclusif, presque sensuel, de la nature « féminisée » comporte une grande part de rhétorique ; il en a été fait, dans notre siècle, un pitoyable abus. L'amour platonique en sa rigueur absolue, je veux dire affranchi, par hypothèse, de toute sensualité, est au moins une erreur assez noble, où l'on peut s'engager de bonne foi ; mais je trouve bizarre qu'une ardente recherche du vrai dégénère en une sorte de roman. J'aurai beau alléguer qu'il faut voir en tout cela de curieuses déviations du sentiment religieux, et qu'elles se produisent, d'une façon toute naturelle, à l'instant où faiblit la croyance en Dieu. Il est possible que, dans certains cas, cela ait lieu ainsi. Mais ce n'est pas après avoir atteint la maturité de son esprit qu'un homme pourrait s'abandonner sans réserve à des émotions aussi artificielles ou devenir la proie d'illusions aussi fortes. J'ai cru que l'expression de sentiments jadis éprouvés, d'une façon plus ou moins réelle, serait logique et vraisemblable à certaine place de mon livre. Je vois que je me suis trompé.

Je ne veux pas du tout, par une vanité à rebours, déprécier mon œuvre. Je crois qu'il y a, dans les poèmes dont je parle, une poésie vraie ; ils sont, en grande partie, l'expression très sincère d'un culte profond de la nature et de ces intimes rêveries où l'amour semble transfiguré. Moi-même, d'ailleurs, en terminant les deux poèmes, je dénonçais la part de fausseté qui s'y mêle ; et cela pouvait leur faire trouver grâce.

Je crois aussi que la pensée morale, le sentiment d'humaine fraternité, traduits symboliquement, çà et là, dans la première partie de l'ouvrage, ont trouvé dans *L'Homme-Dieu* et dans l'Épilogue une expression plus directe, j'ose dire plus émue, sinon plus émouvante. Je n'ai aucun regret d'avoir écrit ces vers, sans quoi je ne les publierais pas. Mais, comme j'attache quelque importance à la construction de mon œuvre, j'ai voulu montrer en quoi elle pèche, et pour quelles raisons j'éliminerai d'une édition future (si je puis la donner) le Prologue du livre et les poèmes qui le terminent. Ceux dont je n'ai pas fait une mention spéciale donneraient lieu à des réflexions quelque peu différentes. Mais je les laisse de côté, ma pensée étant assez claire, à ce que j'imagine, sans de nouveaux développements (1).

(1) Si j'avais écrit les notes auxquelles j'ai renoncé, j'y aurais indiqué d'abord ce qu'il y a de critiquable dans l'ordre de succession de mes idées; car je suis parfois obligé de revenir à certaines d'entre elles qui semblaient avoir été nettement éliminées. J'eusse avoué sans peine toutes les insuffisances de ma pensée. Je sais que le procès des religions et des philosophies peut être fait tout autrement que dans mon réquisitoire, et qu'il y a aussi bien des arguments pour les défendre. Je ne tiens plus pour invincibles (et je l'aurais dit avec force) certains arguments dirigés contre l'existence d'un Dieu personnel, conscient et libre, et qui se ramènent à l'idée que Dieu, s'il existe, ne doit avoir rien d'humain. D'autre part, j'aurais tenu à déclarer, comme je le fais ici, que je ne récrirais plus certains vers de *L'Homme-Dieu*, dans lesquels est contenue une critique implicite de l'Évangile. Mais, pour que cet aveu frappe davantage le lecteur, j'en ferai l'objet d'une note placée dans le corps du volume, entre l'Épilogue et l'appendice.

Voici donc ce que serait une édition des *Symboles*, je ne dis pas définitive, car le mot indiquerait une ambition déplacée, mais du moins complète et homogène. Tout d'abord, je conserverais le titre du livre; la signification seule en serait encore modifiée. J'entendrais par le mot « symbole » le résumé d'une croyance, comme lorsque nous disons: le Symbole de Nicée. J'écrirais un nouveau Prologue, mieux en rapport avec la nature du livre. Mes propres sentiments ne seraient pas directement en cause; il n'y aurait aucune allusion à telle crise de mysticisme que j'ai pu traverser. Je parlerais au nom de tous les hommes, prenant le droit de le faire dans une sympathie irrésistible pour les nobles rêveries qu'a suscitées en eux l'angoisse du Mystère universel. Je dirais ce que furent, à divers degrés, les religions: un effort pour expliquer l'Inexplicable, une loi morale mise à la portée de tous, une voie menant au salut en ce monde ou ailleurs. Je les bénirais sans attendre d'elles rien de précis, sans la trouble espérance d'une foi subite, mais ému par ce qu'il y eut en elles de vie profonde, de beauté, de grandeur morale. Je m'arrêterais en frémissant au seuil du Mystère qu'elles n'ont pu rendre moins impénétrable.

Le premier volume, embrassant les principales croyances antérieures à la naissance de Jésus, ne subirait aucune modification. Le second serait consacré presque uniquement au christianisme. Il reste, avec le bouddhisme, le plus grand fait religieux de l'histoire; il fut intimement mêlé à la vie de notre race; il est le seul qui ait eu une action directe sur nous, hommes du moderne Occident; avec lui, enfin, s'il

doit disparaître, s'évanouit pour nous toute croyance positive. Il serait donc naturel que le christianisme, en regard des religions qui l'ont précédé, remplît à lui seul la seconde partie des *Symboles*. Après avoir montré sous divers aspects la doctrine chrétienne, non pas suivant mes propres imaginations, mais d'après les Écritures, j'évoquerais, afin de donner une plus complète idée du monde où s'élabora la foi nouvelle, cette pensive et sublime figure de Marc-Aurèle ; puis je conterais la tentative désespérée du noble Julien pour ressusciter les dieux ; ensuite j'indiquerais, à l'Orient, le lever d'une nouvelle et puissante religion, l'Islam ; enfin, revenant vers le Christ, je conclurais par un poème à la gloire de saint François d'Assise, parfaite incarnation de l'esprit évangélique.

Il semble qu'après le XIIIe siècle le catholicisme ait commencé à décliner ; du moins cessa-t-il d'être l'expression complète, unique pour ainsi dire, de la vie morale et intellectuelle en Occident. D'autre part, rien n'a pris sa place. J'ai eu tort de consacrer un de mes poèmes (*Nature*) à la Renaissance. Sans parler de ce que le symbole choisi a de bizarre et de factice, il faut reconnaître que le culte de la science et de la beauté, pour noble qu'il soit, ne saurait tenir lieu d'une religion. La Réforme, envisagée comme une tentative de retour vers la simplicité de l'Évangile, ou comme une reprise de la doctrine paulinienne de la justification, n'offre aucun symbole nouveau. Il est vrai que, d'autre part, elle ouvrit une voie à la critique moderne ; mais, si la critique a beaucoup détruit, elle n'a rien édifié. Il est d'ailleurs

trop évident que, malgré leur action persistante sur les esprits, ni la philosophie moderne, livrée à toutes les contradictions, ni la Révolution française, contestée dans ses principes et dans ses résultats, n'ont su créer une foi commune et envelopper toute la vie humaine à la manière des religions. Telles sont les idées que je devrais exposer dans un nouvel Épilogue ; et je terminerais par une anxieuse interrogation de l'avenir. C'est en d'autres œuvres que je tenterais d'exprimer toute croyance qui, désormais, pourrait se former en moi.

Je me donne le plaisir d'imaginer ce que serait mon livre ; mais il est douteux que je le termine. Rien de plus malaisé que de se remettre à une besogne longtemps interrompue. Or, j'ai été distrait des *Symboles* par une occupation très absorbante. Cinq ou six années de ma vie auront été consacrées exclusivement à un théâtre de marionnettes, pour lequel j'ai écrit une vingtaine d'actes. Ce n'est pas que j'en aie le moindre regret. Il est, du reste, évident que la pensée directrice des *Symboles* me hantait toujours, tandis que j'écrivais pour de naïves poupées. La religion a créé l'atmosphère de toutes mes pièces, lorsqu'elle n'en était point l'unique inspiration. Mais, tandis que je tenais le fil de mes petits acteurs, j'ai dû laisser à l'écart le gros livre inachevé. Je ne sais pas si j'aurai le courage de m'y remettre.

Peu de lecteurs, j'imagine, ont eu la complaisance de me suivre jusqu'à présent. Aussi, regardant comme des amis ceux qui l'ont fait, je ne chercherai point d'excuses pour avoir parlé de moi avec une si parfaite absence de modestie.

J'aurais plutôt besoin qu'on me pardonnât d'être revenu sur certaines choses déjà exposées dans une autre préface. J'espère, cependant, que l'on ne m'en voudra pas de mes répétitions ou de mes contradictions. Il est difficile de voir clair dans les transformations de sa pensée, eût-on l'esprit délié d'un philosophe; à plus forte raison, si l'on est un simple poète.

Puisque j'ai fait allusion à la préface écrite pour le premier volume des *Symboles*, je voudrais, en terminant, dissiper une erreur qui a été commise au sujet de certaines idées exposées dans cette préface. Je n'ignore pas que ma pensée est d'une très mince conséquence pour mes semblables; mais je me crois tenu d'agir comme si elle devait en avoir une très sérieuse. M. Jules Lemaître, dont la critique est à la fois si large et si pénétrante, et envers qui je me sens fort obligé pour la sympathie qu'il me témoigne, a conclu de mes propres explications que j'avais été mené par des considérations esthétiques à une conception morale de la vie humaine. J'ai dû m'expliquer très mal. Il est vrai que j'ai écrit ceci : « Je me rendis compte que, si je voulais augmenter les plaisirs de mon esprit, rien, pas même la vertu, ne devait m'être indifférent. » Mais je voulais noter en ces deux lignes une phase très spéciale de mon évolution ; et il me semble résulter de ma laborieuse analyse que, par la suite, des idées toutes nouvelles s'éveillèrent en moi. Puisque je n'ai pas été clair, je tiens à l'être une fois pour toutes.

Je ne penserai jamais que la morale, comme l'a dit un

écrivain illustre — trop ondoyant et trop sagace pour ne s'être pas contredit à ce sujet — soit une partie de l'esthétique (1). Ceux qui s'abstiennent du mal uniquement pour éviter certains actes laids ou malpropres, ceux-là, j'en ai la ferme conviction, ignorent la vie morale en ce qu'elle a d'essentiel; car le beau est une chose et le bien en est une autre, malgré les rapports variés et délicats qu'ils peuvent avoir entre eux et le précieux secours qu'ils se prêtent parfois l'un à l'autre. Je crois que ni la plus haute esthétique ni le sentiment le plus exquis du beau n'éveilleront jamais en qui que ce soit la claire notion du devoir. Je n'en suis pas moins persuadé que la réalisation du beau entre dans le plan divin de l'univers; je pense qu'il serait abominable, si cela était possible, de tarir dans l'âme humaine le sens de la beauté. Mais c'est d'une tout autre source, plus vive et plus profonde, que jaillissent en nous la foi dans le bien et le ferme vouloir de l'accomplir.

Je ne prétends pas faire ici de la métaphysique. Je constate seulement que certaines œuvres d'art très belles n'ont pas de caractère moral, et que des personnes d'une haute moralité ont un sens esthétique médiocre. Si la chose était contestée, il resterait que la beauté d'une œuvre d'art n'est pas toujours en proportion de ce qu'il y a de moralité en elle, et que le sens moral des personnes ne varie pas exactement selon la finesse de leur sens esthétique. Il s'en faut même

(1) Je ne crois pas davantage que l'esthétique soit une partie de la morale. La tendance à confondre les deux choses me paraît de nature à fausser la notion de l'une et de l'autre.

de beaucoup. Le Bien et le Beau restent donc choses non seulement distinctes, mais entre lesquelles il n'y a pas de corrélation nécessaire, au moins dans les limites de notre expérience. Cela n'empêche pas que l'un et l'autre soient, avec le Vrai, les fins supérieures de l'homme.

Une de ces trois choses si fréquemment associées doit-elle avoir la suprématie sur les deux autres? Oui, a répondu le philosophe dont je parlais tout à l'heure, et c'est la Vérité. (Il entend la vérité abstraite, sans application, du moins immédiate, à la conduite de notre vie.) Pourquoi cela? Parce qu'elle est vraie. Voilà l'opinion d'un philosophe ou d'un savant. Par une argumentation aussi simple, un artiste pourra mettre au-dessus de tout la Beauté, parce qu'elle est belle. J'oserai exprimer une autre opinion, fondée sur le caractère obligatoire du Bien. Hormis le cas de certains devoirs créés par une rare aptitude, aucun homme n'est tenu de poursuivre ni la beauté dans l'art, ni la vérité abstraite (1). Au contraire, la loi morale s'impose à tous avec le caractère d'une obligation absolue; et cela suffit pour qu'elle soit l'essentiel de la vie humaine. Telle est, du moins, ma foi inébranlable.

(1) Si la recherche de la vérité s'impose à chacun de nous, dans la mesure très variable de nos forces, c'est uniquement, me semble-t-il, en tant qu'elle peut nous éclairer sur l'existence, la nature et l'accomplissement de nos devoirs. L'extrême inaptitude à tout effort intellectuel n'exclut pas, chez un grand nombre de personnes, une vie morale qui peut être intense.

LE CHRIST AUX LIMBES

LE CHRIST AUX LIMBES

Nous sommes Carinus et Leucius, deux frères.
Écoutez-nous. Ceux-là seraient trop téméraires
Qui, ne se laissant point troubler par le remords,
Mépriseraient aussi la parole des morts.
Vous disiez : « Que son sang retombe sur nos têtes! »
Soit. Il en sera fait ainsi, chiens que vous êtes.
Le sang du Christ, le sang terrible et précieux,
Au jour du jugement coulera dans vos yeux;
Et, pour que vous gardiez un silence farouche,
Le sang du Juste vous inondera la bouche.
Lui qui ressuscita lumineux et si beau,
Brisant pour nous aussi la porte du tombeau,
Voyez, il nous a fait surgir pleins de colère,
Afin que, sous le pur soleil qui vous éclaire,
Nous puissions hautement témoigner en ce lieu
Qu'il était bien le Christ et le vrai Fils de Dieu.

Ainsi, vous qui payez exactement vos dîmes,
Écoutez en tremblant ce que nous entendîmes;
Ce que virent nos yeux, voyez-le par l'esprit,
O gens de bien, pieux bourreaux de Jésus-Christ!

Nous mourûmes tous deux, un soir, à la même heure.
Vers la mystérieuse et lointaine demeure,
Vers les Limbes, par un redoutable chemin
Nous descendîmes seuls et la main dans la main.
Au terme de ce long voyage, nous comprîmes
Qu'ayant toujours vécu sans hontes et sans crimes
Il nous était permis d'aller avec les saints,
Pour attendre, mêlés à leurs sombres essaims,
Que l'apparition du Christ parmi les Limbes
Allumât sur nos fronts le cercle d'or des nimbes,
Et que le doux Seigneur, hors de ces lieux maudits,
Nous guidât vers les beaux jardins du Paradis.

Longtemps, nous ne saurions dire combien d'années,
Nos deux âmes sans joie et comme abandonnées,
Aveugles, n'entendant pas même un souffle humain,
Dans l'ombre de la Mort se tinrent par la main.

Tout à coup un vent frais erra sur nos visages.
L'obscurité pâlit. Comme, à l'aube des âges,
Lorsque dans son néant elle entendit ta voix,
La lumière parut pour la première fois,
Seigneur, — telle, chassant les ombres souterraines,
L'aurore illumina de ses clartés sereines
La triste région des Limbes, et voilà,
Sous nos yeux, comme un champ de blé mûr, ondula
Toute la multitude innombrable des justes,
Prophètes, rois pieux, patriarches augustes,
Nos pères qui depuis vingt siècles ne sont plus,
Des femmes, des enfants, la foule des élus.

Un frisson traversa la sainte multitude.

Certes, nous sentions tous avec inquiétude
Que Satan nous tenait encore en son pouvoir ;
Nous le devinions là, près de nous, sans le voir.
Mais un homme à la face inspirée et terrible,
Un de ceux que l'épreuve avait passés au crible,
Fit un geste et parla. « Vous tous, qu'avais-je dit?
Aux jours de sa détresse, Israël m'entendit
Saluer de bien loin cette aurore suprême ;
Car je suis le prophète Isaïe, oui, le même

Qui criait aux tribus : Quel changement soudain,
Terre de Nephtali par delà le Jourdain,
Terre de Zabulon, païenne Galilée !
La face du soleil enfin s'est dévoilée.
Dans l'ombre de la Mort brille un jour radieux ;
Une grande lumière est apparue aux yeux
Du peuple qui marchait dans les ténèbres. »

Grave,
Le prophète se tut.

« O Satan que je brave,
Dit une voix, le temps de ta force est passé.
Mes yeux verront Celui que j'avais annoncé.
Frères, si je fus roi, je fus aussi prophète.
Ma harpe est dans mes mains et l'or cercle ma tête ;
Voyez, je suis David. »

Nous restions anxieux,
Quand nous vîmes surgir un vieillard, et nos yeux
Reconnurent en lui Siméon notre père.
Il parla sans nous voir. « Le Christ en qui j'espère,
Dit-il, visitera bientôt ce lieu profond.
Souvent l'Esprit de Dieu vint planer sur mon front.

Or je ne devais point descendre sous la terre
Sans avoir vu l'Enfant conçu dans le mystère,
Le salut d'Israël, Jésus, l'Oint du Seigneur.
Un jour, je me sentis pénétré de bonheur.
Guidé par l'Esprit saint, je courus vers le temple;
Là, j'aperçus l'Enfant. Seigneur, je le contemple,
Dis-je en prenant Jésus dans mes vieux bras tremblants.
C'est bien, je puis mourir, paix à mes cheveux blancs,
Puisqu'avec une joie immense je salue
Cet Enfant qu'attendait, Seigneur, ta race élue ! »

Le vieillard, se taisant, resta comme ébloui.
Pour qu'il nous reconnût, nous allâmes vers lui ;
Nous prîmes ses deux mains, qu'en pleurant nous baisâmes;
« C'est nous, père, c'est nous! » et longtemps nos trois âmes
Se mêlèrent dans une étreinte...

Brusquement
Parut un solitaire au grossier vêtement ;
Sa tunique sauvage était en poils de chèvres.
Dans sa barbe touffue on vit frémir ses lèvres,
Et lentement il dit : « C'est Jean que vous voyez,
Le dernier de tous ceux qui furent envoyés

Pour annoncer le Christ et préparer sa voie.
Lorsqu'il vint me trouver, je tressaillis de joie.
Voici l'Agneau de Dieu qui porte les péchés
Du monde, m'écriai-je. O mes pères, sachez
Que dans l'eau du Jourdain je baptisai le Maître.
Je vis une colombe éclatante paraître
Au-dessus du Sauveur dans le ciel enflammé;
Puis j'entendis ces mots : Voilà mon Bien-aimé,
Le Fils en qui j'ai mis toute ma complaisance.
Dieu témoignait ainsi de sa triple présence.
Or, avant que Jésus gravît le Golgotha,
Je mourus par l'épée et ma mort délecta
L'impure Hérodias, qui redoutait mon blâme.
A son tour, je le sais, Christ vient de rendre l'âme ;
Et moi je vous annonce, hommes des jours anciens,
Qu'il va descendre ici, tant il aime les siens! »

Alors, ne doutant plus, tous, nous nous regardâmes.
Les yeux resplendissaient. De ce tourbillon d'âmes
Un immense et joyeux murmure s'éleva.
Tous les saints qu'à travers les siècles Jéhova
Pénétra d'un esprit ardent de prophétie
Voyaient s'illuminer leur mémoire obscurcie.

Ces justes, vénérés parmi tous les Hébreux,
S'abordaient avec joie et se disaient entre eux
Les plus belles de leurs paroles prophétiques,
Si bien que nous pensions revivre aux jours antiques.
Mais un homme plus grand que les autres parut.
La foule, pour le voir de plus près, accourut ;
Et tous, en l'admirant, furent saisis de crainte,
Tant, sur sa face, était visiblement empreinte
L'image de Celui qui, le sixième jour,
Pétrit la noble chair de l'homme avec amour...

L'ancêtre, comme s'il se faisait violence,
Laissa tomber ces mots dans le profond silence :
« Oui, les temps sont venus ; béni soit notre Dieu !
Quand l'aveuglante épée aux spirales de feu
Me chassa de l'Eden, hélas ! après ma faute,
Michaël me parla d'une voix claire et haute.
Ton âme, dit l'archange, — et je pâlis soudain, —
Languira dans la mort tant que l'eau du Jourdain
N'aura point effacé la tache originelle ;
Mais alors tu naîtras à la Vie éternelle. »

Ayant ainsi parlé comme s'il était seul,
Le premier homme, Adam, le vénérable aïeul,

Enveloppa d'un long regard la foule immense ;
Et, louant le Seigneur, dont la haute clémence
Avait multiplié sa race à l'infini,
Il se sentit absous par ses fils et béni.
Pourtant, comme il songeait, dans le fond de son être,
Aux malheurs que sa faute unique avait fait naître,
Il se prit à pleurer abondamment sur nous.
Tous l'entouraient. Plusieurs lui dirent à genoux :
« Ne pleure pas ! le juste a le Ciel en partage... »
Et comme, pour ne point affliger davantage
Celui qui gémissait sur toutes nos douleurs,
Nous détournions les yeux de son visage en pleurs,
Nous vîmes à sa droite Ève, mère des hommes,
Qui tous nous enfanta, tous, pécheurs que nous sommes.
Mais, sans apercevoir ses innombrables fils,
Sur son cœur, son vrai cœur maternel de jadis.
Elle étreignait Abel. Ah ! quelle joie amère !
Pâles, nous regardions. Les cheveux de la mère
Enveloppaient l'enfant tout entier dans leurs flots,
Et nous n'entendions plus que le bruit des sanglots...
Alors, en se penchant vers elle avec tendresse,
Comme s'il partageait une lente caresse

Entre la mère en pleurs et le fils tant pleuré,
L'homme dit : « Que ton cœur cesse d'être ulcéré.
Tu le vois, femme, il ouvre enfin ses yeux candides.
Dans le céleste Eden, sous les palmiers splendides
Où jamais le Serpent n'enroulera ses nœuds,
Vont s'écouler pour nous des siècles lumineux.
Certes, je le sais trop, l'arbre de la Science,
Qui nous charmait aux jours d'heureuse insouciance,
Par ses fruits douloureux a fait nos longs malheurs;
Mais tout cela n'est plus; il faut sécher nos pleurs.
Christ a planté pour nous, Ève, ma bien-aimée,
Un arbre plein de grâce, à l'ombre parfumée,
Riche en grappes de pourpre et tout baigné de miel :
L'arbre de la Pitié, qui fleurit dans le ciel. »

Écartant les cheveux dont elle était voilée,
Ève, à ces mots, les yeux en pleurs, mais consolée,
Apparut dans sa grâce auguste d'autrefois ;
Et tous la contemplaient, quand, d'une sourde voix,
Pareille au bruit lointain des flots pendant l'orage,
L'impur Satan, toujours invisible, avec rage
Admonesta l'Enfer. « Sais-tu bien qui j'attends?
Un homme que j'exècre ; et, dans quelques instants,

Il va, je t'en préviens, surgir devant ta porte.
Ouvre, et referme-toi sur lui. Ceci m'importe.
Car, chassant les démons qui tourmentent les corps,
Rendant l'ouïe aux sourds, la lumière aux yeux morts,
Guérissant mes lépreux et mes paralytiques,
Cet homme au doux langage, aux regards extatiques,
Me faisait une guerre opiniâtre. Mais
Aujourd'hui je triomphe et je te le soumets.
Certe, il n'est pas le Fils de Dieu comme il s'en vante,
Ce discoureur subtil que la Mort épouvante !
Au mont des Oliviers, où je rôdais hier,
Je l'ai vu tout baigné de sueur et peu fier.
Voilà donc le rabbi vantard qui me résiste :
Un pauvre homme dont l'âme, à ce qu'il dit, est triste,
Triste jusqu'à la mort ! Oui, de son propre aveu.
Mais que dis-je ? Il n'est plus. Abandonné par Dieu,
Qui le laissa clouer sur l'arbre du supplice,
Brisé, livide, ayant épuisé le calice,
Bu le fiel et tordu ses misérables bras,
Il a rendu le souffle entre deux scélérats. »

Une autre voix, la voix ténébreuse du gouffre,
Parmi de bleus éclairs et des vapeurs de soufre,

Répondit à Satan : « Peux-tu dire, ô Trompeur,
De cet homme inouï, que la Mort lui fait peur ?
L'aveugle voit ; le sourd est stupéfait d'entendre ;
Des yeux levés au ciel, une parole tendre
Suffisent au puissant rabbi pour les guérir,
Et tu me soutiendras qu'il a peur de mourir !
Je crois qu'il a voulu, Maudit, te prendre au piège,
Et que tu vas bientôt t'écrouler de ton siège
Pour être torturé dans mes abîmes. — Moi ?
Lâche et stupide Enfer, calme un peu ton émoi.
Pour livrer aux bourreaux l'homme qui va paraître,
J'ai suscité parmi ses disciples un traître.
Au cœur du peuple juif — mon peuple — j'ai soufflé
La plus âpre fureur. Mes mains ont affilé
La lance qui devait percer le Fils de l'Homme,
Car c'est ainsi que, plein de lui-même, il se nomme.
J'ai préparé sa croix avec un soin jaloux ;
Pour ses mains et ses pieds, seul, j'ai forgé les clous ;
Et j'ai mêlé moi-même — Enfer, je m'en fais gloire ! —
Le vinaigre et le fiel qu'on lui tendit à boire.
Sa mort est mon ouvrage, entends-tu ? Maintenant,
Tâche de bien garder ce rabbi surprenant,

Qui, dans le fond du cœur, te chérit comme il m'aime.
Sa parole t'a fait plus de mal qu'à moi-même !
C'est lui qui, ranimant des morts déjà glacés,
T'a plusieurs fois ravi ta proie... — Assez ! assez !
Cria l'Enfer; tais-toi. Tout entier je frissonne.
Qui donc, jusqu'à présent, dompta la mort ? Personne.
Satan, tu m'as perdu. Cet homme, je le vois,
Est celui qui, criant : Lazare ! à haute voix,
Fit surgir de la tombe un mort déjà putride.
Ah ! tu ris ? ce miracle effrayant te déride ?
Tu grinceras des dents tout à l'heure, Maudit.
L'âme du trépassé, sitôt qu'elle entendit :
« Lazare, lève-toi ! » violant toute règle,
Hors de mes sombres murs s'envola comme un aigle.
Celui qui fit cela, certe, est le Fils de Dieu !
Que vais-je devenir ? On verra d'ici peu
La Mort sans aiguillon et l'Enfer sans victoire.
Ton aveugle fureur, lâche et blasphématoire,
Fait descendre parmi tous ces morts oubliés
Celui qui me les doit arracher par milliers,
Et tu t'en applaudis, misérable ? J'espère
Que dans mon plus infect et glacial repaire,

Toi, du moins, tu seras à jamais torturé
Par une intolérable angoisse ; et je rirai
De te voir englué jusqu'aux yeux dans mes fanges,
O porc immonde, toi sur qui crachent les anges ! »

Une grande clameur s'éleva parmi nous.
Joyeux de bafouer le vieux Serpent jaloux,
En le cherchant des yeux nous criâmes ensemble :
« Satan ! Satan ! malheur à toi ! pâlis et tremble ! »
Reconnaissant alors sa monstrueuse erreur,
Le Maudit bégaya des mots pleins de terreur ;
Puis, tout à coup, hurlant : « Je ne veux pas qu'il entre !
Je défends même à Dieu de violer mon antre.
N'as-tu pas des verrous et des chaînes de fer,
O mon antique ami, mon exécrable Enfer ?
Qu'avons-nous à trembler comme deux feuilles mortes ?
Qui me vaincra ? Qui donc, ayant brisé tes portes,
Que Michaël forgea d'inébranlable airain,
M'arrachera les clefs du monde souterrain ?
Qui posera son pied sur ma nuque ? Silence,
Vous, les âmes ! Celui qu'a transpercé ma lance
Ne délivrera point ses stupides élus,
Ses justes que je hais... »

Il ne dit rien de plus ;
Car, dans le même instant, une voix éclatante,
Terrible, mais si douce aux âmes dans l'attente,
Une céleste voix, une voix de splendeur,
Fit tressaillir l'Enfer jusqu'en sa profondeur.
Ses paroles étaient lentes et solennelles.
« Ouvrez-vous en silence, ô Portes éternelles,
Disait la voix d'en haut ; le Seigneur est clément.
O Portes, relevez la tête fièrement ;
Ouvrez-vous, et livrez passage au Roi de gloire. »
Le psaume de David nous revint en mémoire ;
Tous les cœurs palpitaient. Mais, ayant entendu
Ces paroles, Satan, comme un homme perdu
Qui, devant son malheur, s'obstine à n'y pas croire,
Mugit horriblement : « Quel est ce Roi de gloire? »
Alors David lui-même, avec un fier accent,
Répondit à l'Impur : « C'est le Dieu tout-puissant,
Le Seigneur d'Israël, le Maître des royaumes,
Comme je l'ai chanté, moi, dans l'un de mes psaumes
Il commande aux Vertus innombrables ; le chœur
Des Séraphins l'exalte ; il est le Christ vainqueur,
Celui qu'on attendait dans l'ombre froide et noire ;
Il est le Roi de gloire, il est le Roi de gloire ! »

Tous, respirant déjà l'air frais du Paradis,
Nous fixions nos regards sur les portes, tandis
Qu'une vive clarté transparaissait en elles.
« Ouvrez-vous, dit la voix, ô Portes éternelles! »
Un flot de jour entra dans nos Limbes profonds,
Pendant qu'avec lenteur, sur leurs terribles gonds,
Les portes de l'Enfer roulaient silencieuses,
Et le Christ apparut. Des gouttes précieuses,
De rouges pleurs baignaient l'or de ses cheveux longs,
Sa face rayonnante et sa poitrine. « Allons,
Dit le Maître, Satan est vaincu ; paix aux justes ! »
Et, plein d'amour, tendant vers nous ses mains augustes
Dont les paumes saignaient, il dit : « Voici mes mains. »
Comme nous maudissions ses bourreaux inhumains,
Nous vîmes à son flanc une large blessure ;
Tous pleuraient. Mais il fit le geste qui rassure,
Car sa puissante voix nous aurait fait trembler,
Puis il dit : « Viens, Satan ! » On entendit hurler
Le lâche instigateur de la faute première.
Noir, hideux, aveuglé par la pure lumière
Comme un oiseau de nuit que cernent les flambeaux,
— Lui qui brilla parmi les anges les plus beaux —

Sans que le vaste Enfer lui fournît un refuge,
Il vola lourdement jusqu'aux pieds de son Juge.
Abaissant ses regards sur l'Ennemi rampant,
Notre-Seigneur lui dit sans colère : « O Serpent !
Puisque tu fis le mal, toujours, avec délices,
Moi, ton Dieu, je te livre à d'éternels supplices.
Maudit, sors de ma vue. » Et, détournant les yeux,
Il repoussa du pied l'archange monstrueux
Qui roula dans l'abîme, où la peur le fit taire.
Mais Jésus, nous voyant la face contre terre :
« Relevez-vous, dit-il, car vous fîtes le bien,
Vous tous dont le visage, hommes, ressemble au mien. »

L'Époux nous souriait après un long veuvage.
Pressés comme les grains de sable du rivage,
Nous entourions le Christ, heureux, ne craignant plus,
Et nous extasiant — nous tous, peuple d'élus,
Brebis dont le Pasteur divin connaît le nombre —
Devant son radieux visage sans une ombre...

Adam ne venait point se mêler parmi nous.
A la droite du Christ il fléchit les genoux ;
Et, pâle comme ceux que trop de joie oppresse,
Il leva sur Jésus des yeux pleins de tendresse.

« Pour moi, dit-il, pour moi mon Seigneur s'est fait chair ! »
Des pleurs qui maintenant n'avaient plus rien d'amer,
De larges pleurs jaillis des sources de son être,
Coulèrent sur les mains de notre divin Maître,
Tandis que, prosternée en face du Sauveur,
Ève, pleurant aussi, baisait avec ferveur
Les pieds nus et saignants qui, par delà l'espace,
Allaient guider ses fils, loin de tout ce qui passe,
Vers l'éternel repos dans la gloire, au milieu
Des anges qu'éblouit la vision de Dieu.

« Au nom, dit le Seigneur, de mon Père céleste,
Du Fils et de l'Esprit, bientôt, je vous l'atteste,
Vous serez tous dans mon royaume. Paix à vous
Qui fûtes en Eden les deux premiers époux ;
Adam, paix à tes fils ! O mes justes, c'est l'heure.
Suivez-moi : votre Christ, en sa haute demeure
Où le péché, l'angoisse et la mort n'entrent pas,
Vous fera tous asseoir au céleste repas ;
Et là vous goûterez, car le juste en est digne,
La fleur de mon froment et le fruit de ma vigne. »

Puis, sur nous tous, il fit le signe de la croix.

Hors du lieu souterrain aux murs sombres et froids
Nous suivîmes ses pas, nous, les âmes fidèles,
Comme une légion de libres hirondelles
Qui, folles de soleil et fuyant l'âpre hiver,
Volent sans épouvante au-dessus de la mer.
Quels durs sentiers, au flanc de terribles abîmes,
Sur les pas lumineux du Maître nous gravîmes !
Mais bientôt, notre essor s'élevant au-dessus
Des noires profondeurs de la terre, Jésus
Nous guida vers le Ciel par un chemin d'étoiles.
Les âmes frissonnaient sous leurs splendides voiles
Tissés d'or et de neige ; un cercle rayonnant
Illuminait le front des saints; et maintenant
Nous planions sans effort dans les hauteurs paisibles
Au mélodieux bruit de harpes invisibles,
Tandis qu'un vent suave et qui soufflait du ciel,
Baignant de frais parfums les vierges d'Israël,
Soulevait doucement leurs chevelures...

Pâle

Sous les caillots de sang et la noirceur du hâle,
Nu, sordide, accablé par une lourde croix,
Un homme, tout à coup, surgit devant les rois,

Les prophètes, les saints, les graves patriarches.
Ezéchiel lui dit : « Le chemin où tu marches
Me semble dangereux pour toi. Quel est ton nom ? »
Puis, l'autre se taisant, il reprit : « Compagnon,
Ton extraordinaire audace nous effraie.
N'es-tu pas un larron ? — Hélas ! la chose est vraie,
Répondit l'homme, plein de honte et de douleur :
On me nommait Dismas, et je fus un voleur.
J'étais de ceux qu'avec justice on crucifie.
Aussi, pour expier les crimes de ma vie,
Je fus aujourd'hui même attaché sur ce bois
Qui, près du Paradis, m'écrase de son poids.
Or un certain Gestas partageait mon supplice ;
Et c'est entre nous deux, dont la noire malice
Aux rapines joignit le meurtre bien souvent,
Que l'on crucifia le Fils du Dieu vivant.
Moi, j'étais à sa droite. En regardant le Maître,
Je me sentis mourir et tout à coup renaître,
Tandis que sous nos pieds riait un peuple affreux.
Des prêtres insultaient le Christ ; et l'un d'entre eux,
Pâle comme la Mort et suant le blasphème,
Criait avec fureur : « Qu'il se sauve lui-même,

Lui qui voulait sauver les autres ! » J'oubliai
Que j'étais sur la croix et durement lié,
Saignant, près de mourir, tant je plaignis le Juste.
Mais Gestas, qui tordait son corps souple et robuste,
Raillait le Fils de Dieu. « Sauve-nous tous les trois !
Allons, fais un effort et descends de la croix,
Hurlait-il. Tu peux bien accomplir ce prodige,
Puisque Dieu t'aime tant ! — O mon frère, lui dis-je,
Ne raille point : voici l'heure du jugement. »
Puis, regardant Jésus, je repris humblement :
« Daigne penser à moi, Seigneur, dans ton royaume ! »
Et voilà, je sentis comme un céleste baume
S'épandre sur mon corps tout meurtri par la croix.
Je murmurai du fond de mon âme : « Je crois. »
Je vis, tremblant d'amour, une joie infinie
Resplendir dans les yeux du Christ à l'agonie,
Et j'entendis ces mots : « Homme, je te le dis,
Tu seras avec moi, ce soir, en Paradis. »

O Jésus, ô la plus aimante des victimes,
Tu sais qu'en écoutant cet homme nous sentîmes
Des larmes, lentement, nous monter dans les yeux ;
Mais, comme on se taisait, son cœur fut anxieux.

« Christ m'a promis le Ciel malgré mon infamie,
Et vous me repoussez, mes pères? » Jérémie,
Au nom de tous, alla vers l'homme et lui parla.
« Te repousser? dit-il. Si nous faisons cela,
Que la main du Seigneur sur nous s'appesantisse!
Ton repentir égale au moins notre justice;
Et nous, les serviteurs fidèles de la Loi,
Les justes d'Israël, nous vénérons en toi
Le premier homme élu par la divine Grâce.
Le chemin qui pour toi s'ouvre à travers l'espace
Va droit au Paradis, frère, n'en doute pas.
Celui qui t'a guidé raffermira tes pas.
Viens, la splendeur de Dieu se fait plus manifeste;
Nous allons tous entrer dans la gloire céleste. »

Jérémie achevant ces paroles, voilà
Que, très douce et très forte, une voix appela:
« Dismas! Dismas! » On vit tressaillir le prophète;
L'homme devint tout pâle; et nous, levant la tête,
Nous restâmes troublés, sans parole, interdits,
Car le Seigneur était au seuil du Paradis...
Deux anges attentifs, l'ayant vu faire un signe,
Déployèrent le vol éblouissant du cygne;

Ils furent près de nous en un clin d'œil. L'un d'eux
Prit des mains du larron plein de sang et hideux
L'arbre où sa chair connut la suprême détresse ;
L'autre, ayant essuyé sa face avec tendresse,
Le vêtit de lumière ; et lui, transfiguré,
Nous apparut alors comme un être sacré.

« Venez, dit le Seigneur de sa voix souveraine.
Pour une éternité lumineuse et sereine,
Venez, et par la main menez-moi celui-ci,
Que vient d'illuminer ma divine Merci.
Approchez-vous de moi, justes. Je vous convie
A partager un pain qui, seul, donne la Vie ;
Entrez dans la Maison de mon Père ! » Et, joyeux,
Vers le mystique Époux, sans le quitter des yeux,
Enivrés par l'encens, le cœur plein de louanges,
Nous montâmes aux cris victorieux des anges...

Voilà ce que fait dire aux Juifs le Seigneur Dieu.
Étaler devant vous la gloire du Saint Lieu
Serait la profaner, ô misérables hommes !
Mais nous avons parlé ; vous savez qui nous sommes ;
La nuit, quand vous serez seuls et silencieux,
Notre image viendra terrifier vos yeux.

Maudits, vous entendrez nos paroles en songe !
Ce n'est pas pour souiller nos lèvres d'un mensonge
Que vers vous, ô bourreaux, nous fûmes envoyés.
Tous les deux nous traçons sur nos langues — voyez —
Le signe de la croix au nom de Dieu le Père,
Du Fils et de l'Esprit. Qu'il tremble et désespère,
Celui qui dans la foule abreuva de mépris,
Flagella par son rire atroce ou par ses cris
Le doux Crucifié !... Durant quelques semaines,
Nous, proférant ainsi des paroles humaines,
Nous hanterons les champs et les montagnes. Puis,
Comme on verrait au ciel transparent de vos nuits
Deux étoiles glisser, — nos âmes fraternelles,
Qui sentent l'immortel amour brûler en elles,
Fendront d'un vol égal l'air limpide et subtil
Pour aller vers la paix du Christ. Ainsi soit-il.



ALLAH

ALLAH

I

« O prophète roulé dans ton manteau, debout !
Le jour va poindre; viens, prosterne-toi. C'est l'heure
Où la prière est plus recueillie et meilleure.
Je suis auprès de toi ; j'entends et je vois tout.

« Puis tu t'acquitteras de ton grave message.
Parle à ce peuple avec une puissante voix ;
Instruis-le comme hier ; dis les choses vingt fois ;
Révèle et glorifie en termes d'un grand poids
Le Fort, l'Immuable, le Sage.

« Souviens-toi de la nuit où l'ange Gabriel
T'apporta le Coran des profondeurs du ciel ;

Il le mit sur ton cœur, et ton cœur devint nôtre.
Que de fois nous t'avons délivré du souci !
Va donc et parle : jusqu'ici
Ton peuple, ô Mohammed, n'avait pas eu d'apôtre.

« Ne sois jamais intimidé
Par le bruit d'une foule aux paroles hardies.
Laisse dire aux méchants, lorsque tu psalmodies :
« Mohammed est un possédé. »

« Que ta sollicitude ombrage de ses ailes
Tes frères les croyants, et non les infidèles !
Chacun répond pour soi. Tu n'es pas leur gardien,
Puisqu'ils refusent de te suivre.
Ah ! quelle fureur les enivre !
Des blasphèmes contre mon livre,
Voilà leur pain quotidien.

« Mais je vois que le cœur de l'apôtre se serre.
Il voudrait que chacun eût une foi sincère ;
Et, pendant que l'impie étale un front serein,
Lui, se consume de chagrin.

« Eh bien, parle encore à ces hommes !
Ne hâte point leur châtiment.
Dis-leur, prophète, que nous sommes
Le Pacifique et le Clément.
Va, trouble leur insouciance !
Partage avec eux ta science,
Puisque le Seigneur t'a fait don
D'un livre en langue arabe claire.
S'ils t'écoutent, sois sans colère ;
Pardonne-leur d'un beau pardon.

« Qu'ils ne bouchent point leurs oreilles :
Ils laisseraient passer l'heure du repentir.
Ce n'est pas pour nous divertir
Que nous fîmes tant de merveilles !
Il faut qu'on s'agenouille et qu'on baisse les yeux,
Qu'on nous adore et qu'on nous craigne,
Car nous sommes Celui qui règne
Et qui peut se passer de la terre et des cieux !

« Évitez le sort de l'impie
Qui dans nos frais jardins ne pénétrera pas,

Et qui, loin d'avoir part aux célestes repas,
Sera gorgé d'une eau croupie…

« Je jure par le point du jour
Et par le coucher des étoiles
Que le juste verra mon visage sans voiles
Resplendir de joie et d'amour ! »

II

Ainsi parle mon Dieu. Peuple, sachez l'entendre,
Et livrez-vous à lui d'un cœur pieux et tendre.
N'invoquez plus Aldébaran!
La lune et le soleil, ô vaines créatures,
Ne vous sauveront pas des plus âpres tortures,
Si vous méprisez le Coran.

O pécheurs, détestez les choses que vous faites!
Moi, l'envoyé du Sage et le sceau des prophètes,
Je viens pour vous tirer d'erreur.
Les pages du Coran sont pures et sublimes.
S'il descendait un jour sur les plus hautes cimes,
Elles se fendraient de terreur.

Malheur à qui me raille, et béni soit qui m'aide!
Plusieurs ne veulent pas accepter un remède
Pour le mal qui ronge leurs cœurs;

Ils couvrent ma parole en riant à voix haute...
Mais soit. Le châtiment, vous le verrez sans faute,
Enveloppera les moqueurs.

« Quitterons-nous nos dieux pour un fou de poète ?
Se disent-ils avec des hochements de tête.
On le voit coudre ses habits ;
Il va dans les marchés, sommeille, boit et mange ;
Et, s'il n'écoute pas ce que lui dit un ange,
Il trait lui-même ses brebis.

« Que la foudre du ciel consume son offrande,
S'il veut que notre foi dans ses rêves soit grande !
Que parle-t-il de nos péchés ?
Mohammed comme nous est un homme, et rien autre.
De quoi se mêle-t-il ? et d'où vient cet apôtre
Qui n'a point de trésors cachés ? »

O mon peuple ! il me fut interdit de me taire.
Si les anges foulaient paisiblement la terre,
Un ange t'aurait averti

Mais Dieu ne m'entend pas dire des choses vaines!
Il eût saisi ma droite et m'eût coupé les veines,
Si Mohammed avait menti.

Incrédules! voyez, je parle sans colère.
Je travaille pour vous et ne veux nul salaire
Que de vous voir enfin sauvés.
Mais une pesanteur afflige vos oreilles;
Un voile est sur vos yeux; vos âmes sont pareilles
Aux idoles que vous servez.

Dieu pourrait me permettre, en sa vaste clémence,
De vous conduire aux cieux par une échelle immense;
Mais vos cœurs resteraient scellés.
Vous seriez éblouis sans vous résoudre à croire;
Et vous diriez en haut de l'échelle de gloire:
« Il nous a tous ensorcelés! »

III

« C'est, dit le Seigneur, un livre
Comme ceux du temps ancien.
Que chaque peuple ait le sien !
Ils ont tous le droit de vivre.

« Mais malheur aux égarés
Qui, ne se plaisant qu'aux fêtes,
Osent narguer mes prophètes,
Porteurs de livres sacrés !

« Mohammed, sais-tu l'histoire
De Saleh mon serviteur ?
C'est l'ange exterminateur
Qui lui donna la victoire.

« Il disait : « Dieu seul est Dieu.
« Voulez-vous perdre vos âmes
« Pour des idoles infâmes ?
« Que vous réfléchissez peu !

« Ce feu dont vous et vos pierres
« Serez l'impur aliment,
« Maudits, éternellement
« Vous léchera les paupières.

« Dieu saura vous châtier,
« Misérables que vous êtes,
« Si, plus rétifs que des bêtes,
« Vous fuyez le droit sentier.

« Bien que vous soyez robustes,
« Il vous tient par les cheveux.
« Craignez le jour des aveux,
« Vous qui n'êtes point des justes ! »

« L'apôtre, toujours priant,
S'éloigna de cette race ;
Et ceux qui suivaient sa trace
L'insultèrent en criant :

« Les conseils que tu nous donnes
« Prouvent un esprit subtil ;
« Mais ton Dieu détruira-t-il
« Irem aux grandes colonnes ? »

« Un nuage ténébreux
Les surprit et les fit taire.
Certes, le ciel et la terre
Ne gémirent pas sur eux.

« Les actes illégitimes
De ce peuple l'ont perdu ;
Un seul cri fut entendu
Lorsque nous l'anéantîmes.

« Que l'on ose me nier !
C'est ainsi que je me venge.
Le Cri terrible de l'ange
Les tua jusqu'au dernier. »

IV

« Écoutez ! dit le Maître aux paroles bénies.
Ne m'associez plus je ne sais quels génies ;
Allah seul est Allah.
Pensez aux transgresseurs qu'en faute nous surprîmes !
Nous fûmes indulgent parfois pour d'autres crimes ;
Jamais pour celui-là.

« O mon peuple, disait Abraham avec force,
« Allez-vous arracher aux cèdres leur écorce
« Pour en faire des dieux ?
« Moi, ce n'est pas la pierre ou le bois que j'adore ;
« Mais cette étoile, pure entre toutes, qui dore
« L'occident radieux. »

« Quand l'étoile du soir cessa d'être visible :
« Ah ! fit le sage avec un sourire paisible,
« Je m'étais égaré. »

La lune se leva, merveilleusement belle.
« Salut ! dit Abraham ; car c'est toi que j'appelle
« Mon maître vénéré. »

« Le juste vit bientôt la lune disparaître.
« Peuple ! s'écria-t-il, je n'aime pas un maître
« Qui m'abandonne ainsi. »
Et, comme le soleil surgissait dans sa gloire :
« Qu'il est grand ! dit l'apôtre, et comment ne pas croire,
« Seigneur, que vous voici ? »

« Mais, lorsque le soleil n'éclaira plus la terre,
Abraham dit aux siens : « Je vois que tout s'altère,
« Mon peuple, et dure peu.
« Je n'invoquerai plus les astres au passage.
« On me verra tourner désormais mon visage
« Vers l'immuable Dieu. »

« Tout le peuple cria : « Tiens ! blasphème à ton aise. »
Et l'on jeta dans une aveuglante fournaise
Le prophète ébloui.
Mais, derrière un épais nuage, nous parlâmes ;
Nous bénîmes le juste et nous dîmes aux flammes :
« Soyez fraîches pour lui ! »

V

C'est ainsi qu'on vous parle en claires paraboles,
Pour que vous détestiez vos impures idoles.

Louez le seul Seigneur miséricordieux.
Quel horrible conflit, s'il était plusieurs dieux !

Vous qui niez mon Maître, apportez donc vos preuves !
Moi, mes puissants discours roulent comme des fleuves.

Vous dites : « C'est un dieu comme les autres. » Non !
Celui qui vous créa n'a point de compagnon.

Ses ennemis ne font que se détruire eux-mêmes.
Par sa gloire ! il est trop au-dessus des blasphèmes.

Il faudra supporter le feu de son regard ;
Je vous en avertis clairement de sa part.

Vous prodiguez l'insulte et vos langues sont promptes ;
Mais Dieu sera plus prompt encore dans ses comptes.

Il maintiendra son droit sur l'univers entier.
Il est le légitime et le seul héritier.

Vers Dieu retourneront les êtres éphémères
Que lui-même a formés dans le sein de leurs mères.

L'Unique, le Seigneur, le Roi, le Triomphant
D'un vivant fait un mort, et d'un mort un vivant.

Il nous juge d'avance. Il tient nos destinées.
Il voit comme un seul jour mille de nos années.

Il nous suit du regard. Il veille. Il est partout.
On a tort de pousser sa patience à bout.

Une feuille ne peut tomber sans qu'il le sache.
Il voit les clairs métaux sous le sol qui les cache.

La terre ne sent pas germer en elle un grain
Qui ne se trouve inscrit au livre souverain.

Ainsi préparez-vous, mon peuple, au jour terrible,
Vous qui, comme le grain, serez passés au crible.

VI

Ah ! si vous écoutiez l'hymne des vastes cieux,
Que vous croyez silencieux !
La lune et le soleil, les étoiles sereines,
Les champs, les montagnes, la mer,
Les oiseaux, qu'il se plaît à soutenir dans l'air,
Comme les larves souterraines,
Tout murmure un cantique ineffable au Seigneur.
La foudre éclate en son honneur ;
Et la multitude des anges
Ne se lasse jamais d'entonner ses louanges.
L'homme, exaltant Celui qui fixa son destin,
Doit ajouter un hymne à leurs hymnes sans nombre ;
Devant Dieu s'incline son ombre
Chaque soir et chaque matin.

Quoi ! vous ne sentez point que le Seigneur est proche !
Vos cœurs sont durs comme la roche.

Encore les rochers laissent-ils par torrents
Jaillir l'eau qui vous désaltère.
Ah ! prosternez-vous contre terre !
Bénissez mon Seigneur pour des bienfaits si grands.

Il éleva les cieux sans colonnes visibles,
Clairs et polis, de plus en plus inaccessibles,
Et l'un dans l'autre enveloppés.
Le firmament a-t-il une seule fissure ?
Les astres marchent-ils sans ordre et sans mesure ?
Le soleil vous a-t-il trompés ?

L'Éternel Dieu prit soin de vous pétrir lui-même
Avec l'argile du potier.
Qu'il vous fit beaux et grands, et d'un visage altier !
Il n'est rien dans le monde entier
Qui porte mieux le sceau de l'Ouvrier suprême.

Dieu, lorsqu'Adam fut né, rassembla les Esprits
Formés depuis longtemps de feu pur sans fumée.
« Adorez-le ! » dit-il à cette immense armée.
Les anges, pleins de joie et doucement surpris,
Ayant admiré la stature
De la puissante créature,

Poussèrent jusqu'au ciel de victorieux cris.
Hormis le seul Iblis, qui depuis lors se nomme
Le Maudit et le Lapidé,
Comme Dieu l'avait commandé,
Ils s'inclinèrent tous devant le premier homme.

« Vraiment, dit le Seigneur, vous êtes des ingrats.
Lequel de nos bienfaits pourriez vous mettre en doute?
La terre est sous vos pieds ; vous la possédez toute ;
Elle n'obéit qu'à vos bras.
Et voyez quel tapis radieux elle étale
Sous la lumière orientale !

« Nous vous avons soumis, comme d'humbles ruisseaux,
Deux larges mers que vos vaisseaux
Fendent paisiblement, pareils à des montagnes.
Lequel de nos bienfaits oseriez-vous nier ?
Regardez les beaux fruits du noble bananier,
Les blondes vagues des campagnes,
Et les palmiers touffus, et les grands oliviers,
Et le trèfle rose et les vignes...
Ce sont là de merveilleux signes.
O mes peuples, si vous saviez !

« Ceci ne vous fait-il pas croire ?
J'ai mis, après le jour, la nuit comme un repos.
Je donne l'herbe tendre et fraîche à vos troupeaux,
Dont le lait est si doux à boire.

« Je vous ai dit : Soyez riches par le travail.
Cherchez au fond des mers la perle et le corail.

« Un des meilleurs, parmi les biens qu'on vous accorde,
Est le vent précurseur de ma miséricorde,
Lorsqu'il me plaît de faire abondamment pleuvoir.
Sachez par tout cela que votre Dieu vous aime.
Il n'a point de rancune : il s'impose à lui-même
La clémence comme un devoir.

Je connais trop votre faiblesse,
Et je vous rends mon joug léger.
Ne me forcez pas de plonger
Dans vos flancs l'aiguillon qui blesse.

« Certes, vous remplissez vos entrailles de feu,
Quand vous blasphémez votre Maître.
Mais il faut enfin me connaître :
Le meilleur de tous ceux qui pardonnent, c'est Dieu.

. . . .

« Abandonnez-moi donc entièrement vos âmes,
Et je raffermirai vos pas.
Comment ne m'aimeriez-vous pas,
Moi qui vous ai donné les parfums et les femmes? »

VII

« Parle, dit le Seigneur, aux Juifs comme aux chrétiens.
Plusieurs d'entre eux, devant la Parole évidente,
Ont trouvé dans leur cœur une source abondante
De pleurs qui m'ont touché presque autant que les tiens.

« Suis-je heureux de sévir contre ma créature ?
Est-ce pour l'écraser que j'ai fait l'homme? Non :
J'exige seulement qu'il bénisse mon nom,
Se fie à ma promesse et garde sa droiture.

« Mais presque tous ces Juifs m'exaspèrent. Les cieux
Sont-ils leur patrimoine et leur terre promise?
Dieu leur appartient-il ? Le peuple de Moïse
N'est qu'un âne chargé de livres précieux.

« J'aimerais mieux laisser mes demeures désertes
Que de les interdire à tant d'êtres humains.
Les bénédictions pleuvent de mes deux mains,
Qui toujours et pour tous sont largement ouvertes.

« Abraham, dont je fus le guide et le soutien,
Vécut pour la justice avant les Écritures ;
Faut-il vous répéter, stupides créatures,
Que cet homme n'était pas plus juif que chrétien ?

« Vous vous glorifiez de tout ce que nous fîmes
Pour vendre la Parole entre les nations,
Vous tous qui, dévorés d'abjectes passions,
Ne songez qu'aux profits, fussent-ils même infimes.

« Mais vous avez traité Moïse de menteur ;
Et, si je n'avais su tromper votre malice,
Vous eussiez fait périr par un honteux supplice
Mon prophète Jésus comme un blasphémateur.

« Ah ! qu'a-t-il donc, ce peuple, à ne jamais comprendre?
Pourquoi ne porte-t-il qu'un misérable fruit ?
Et ne songe-t-il pas, lui qu'on a trop instruit,
Au compte rigoureux qu'un jour il doit me

« Dis-leur, ô Mohammed, que le Maître irrité
Bientôt effacera les traits de leur visage,
S'ils raillent mon apôtre et ne font point usage
De ce livre où j'ai mis pour tous la vérité.

« Le roi David, à qui je fis présent des psaumes,
Lui qui chantait ma gloire au peuple des oiseaux,
Ne m'empêchera pas de leur broyer les os,
Bien qu'ils soient dispersés à travers mes royaumes.

« Le pieux Salomon qui commandait au vent
Et pour qui travaillaient d'industrieux génies,
S'ils retournent sans cesse à leurs ignominies,
Ne les défendra plus auprès du Dieu vivant.

« Dis-leur, pour les punir de leur morgue insultante,
Qu'ils ne possèdent pas encor le Paradis,
Et que si, dans ton cœur loyal, tu les maudis,
L'opprobre s'étendra sur eux comme une tente! »

VIII

« Prophète, parle aux chrétiens.
O toi qui nous appartiens,
Tu peux faire avec eux un pacte d'alliance.
Mais qu'ils n'inventent plus des histoires sur nous !
Qu'ils reçoivent à genoux
La véritable science.

« Nous savons que Marie était pure : et pourtant
Les Juifs l'ont accueillie avec des mots infâmes,
Elle qui fut élue entre toutes les femmes
Pour nous manifester par un signe éclatant.

« Nous lui fîmes baisser pudiquement ses voiles,
Car sa beauté brillait à l'égal des étoiles.
Nous guidâmes ses pas légers vers l'Orient
Par une nuit silencieuse ;
La vierge émue et soucieuse
Cheminait dans l'ombre en priant.

« Et notre Esprit s'approcha d'elle
Comme un homme vêtu de gloire et de clarté.
« Ne tremble pas, dit-il, pour ta virginité,
« Toi dont l'âme est chaste et fidèle.
« Le verbe du Seigneur va pénétrer en toi,
« Mais tu ne seras point souillée.
« O vierge, prie agenouillée ;
« Espère un fils avec une immuable foi ! »

« Il disparut. Marie, abritant sa jeunesse
Contre l'ardent regard des hommes, par nos soins
Fut nourrie au désert et souffrit sans témoins,
Pour qu'enfin s'accomplît notre sainte promesse.

« Ce fut sous un palmier flétri par le soleil
Que la surprit un jour l'angoisse maternelle.
Le fruit sacré que nous avions fait croître en elle
Dormit là son premier sommeil.

« Le sable était torride, et la vierge épuisée
Implorait d'une voix timide notre appui.
« Seigneur, si tu ne veux que je meure aujourd'hui,
« Fais pleuvoir sur moi ta rosée ! »

« Saisis l'arbre stérile, et tu le secoueras,
« Marie, avec tes faibles bras;
« Il laissera tomber des grappes savoureuses.
« Tu vas goûter enfin des heures plus heureuses.
« Regarde : un frais ruisseau coule à tes pieds. Bénis
« Notre inépuisable tendresse...
« Après une longue détresse,
« Vierge, réjouis-toi, car tes maux sont finis. »

« Dans les eaux limpides et calmes
La mère de Jésus rafraîchit ses beaux yeux ;
Le dattier lui donna des fruits délicieux
Et sur elle étendit ses palmes...

« Certes, nous savons tout cela,
Et que Jésus, avant de prêcher l'Évangile,
Ayant un jour soufflé sur un oiseau d'argile,
L'oiseau vécut et s'envola.

« Notre envoyé marchait sur les pas des prophètes.
Il nous glorifia, fit des règles parfaites,
Guérit l'aveugle et le lépreux.

Sa face rayonnait d'une vive lumière.
Il vécut saintement, pieux envers sa mère,
Aimant les siens, béni par eux.

« Il fit abondamment l'aumône.
La paix sur lui ! c'était un de nos familiers.
Mais, ô chrétiens nourris d'erreurs, vous oubliez
Que l'apôtre de Dieu, comme tous ces milliers
D'Esprits que nous avons sans fin multipliés,
Priait devant notre saint trône.

« Peuple, adorez Dieu seul, disait-il. Sachez bien
« Que votre Seigneur est le mien.
« Il peut m'anéantir, lui qui m'a donné l'être.
« Dieu sait toute mon âme, et que sais-je de Dieu ?
« Je sais qu'il est unique, et j'en fais l'humble aveu :
« Votre Maître est aussi mon Maître. »

« Ah ! les moines et les docteurs
Sont d'abominables menteurs...
Que le verbe de Dieu, Jésus, notre messie,
Et sa mère au cœur pur que nous avons choisie
Ne nous soient jamais préférés !
Sachez bien qui vous adorez.

« Nous sommes un Dieu solitaire.
Qui créa le ciel et la terre?
Nous seul, par notre volonté.
Seul, nous fîmes crever brusquement le déluge.
Le seul péril, c'est nous; c'est nous, le seul refuge.
Ne vous figurez pas que le souverain Juge
N'est qu'un tiers de la Trinité !

« Le tonnerre s'éveille et roule
Quand vous dites : « Jésus est le fils du Très-Haut. »
A ces paroles, peu s'en faut
Que le ciel sur vos fronts coupables ne s'écroule.

« Le Seigneur peut-il engendrer?
Aurions-nous par hasard fait des anges femelles ?
Ont-ils du lait plein les mamelles
Pour y suspendre un fils et l'y désaltérer?

« Écoute et sois témoin, large étoile qui brilles
Après le coucher du soleil !
D'autres, ayant tenu conseil,
Décident gravement que nous avons des filles,
Eux qui se plaignent d'en avoir...
Entends-tu leurs discours, pure étoile du soir?

« Ce sont de terribles paroles.
Mieux vaut encenser les idoles
Que de rire de nous dans vos propos hardis.
Nous sommes sûr de la victoire.
Ainsi, laissez là cette histoire
Mensongère et blasphématoire.
Il n'est point d'autre Dieu que Dieu : je vous le dis. »

IX

Votre Seigneur vous parle à présent par ma bouche,
O croyants dont le cœur pieux s'épanouit
Lorsque vous écoutez, au sortir de la nuit,
Cette parole qui vous touche.

Jésus continuait Moïse et m'annonçait.
Or, j'ai reçu de Dieu beaucoup de patience,
Et me voici pour vous enseigner la science
De la part de Celui qui sait.

Que votre piété, mon peuple, croisse encore!
On exige de vous quelque chose de mieux
Que de vous prosterner et de tourner vos yeux
Vers le couchant ou vers l'aurore.

Pieux est celui-là dont les pièces d'argent,
Acquises par un dur labeur et sans reproches,
Témoignent devant Dieu qu'il est bon pour ses proches
Et partage avec l'indigent.

Priez, car la prière efface toute faute;
Mais, pour être bénis, rachetez les captifs!
Veillez sur l'orphelin en pères attentifs;
Que le voyageur soit votre hôte.

Maîtrisez votre sang. Ne levez pas la main
Parce qu'on vous a dit quelques mots téméraires.
Malheur au meurtrier! Dans un seul de ses frères
Il frappe tout le genre humain.

Soyez justes; suivez l'exemple des apôtres.
Fuyez l'homme pour qui le serment n'est qu'un jeu.
Lorsque vous unissez vos mains, la main de Dieu
Plane invisible sur les vôtres.

Sachez qu'un fils ingrat est toujours châtié.
Faites à vos parents une heureuse vieillesse;
Dites: « Prends pitié d'eux, Seigneur; dans ma faiblesse
Ils m'ont pris moi-même en pitié. »

Vos mères savent tout de la souffrance humaine,
Pensez à leur angoisse, à leurs flancs déchirés!
Ce n'est qu'après deux ans que vous fûtes sevrés;
Elles ont eu peine sur peine.

Ah! respectez-les donc, de peur d'être maudits!
Qu'elles n'entendent pas une parole amère.
Ne les quittez jamais; c'est aux pieds de sa mère
Qu'un fils gagne le Paradis.

Vos femmes sont le champ que le Seigneur vous donne;
Ainsi, lorsqu'il vous plaît, fécondez votre champ.
Mais n'allez pas blesser par quelque mot tranchant
Des âmes qu'on vous abandonne.

De peur que votre bien ne soit trop convoité,
Vos femmes baisseront leurs voiles jusqu'à terre.
Soyez fidèles: Dieu châtiera l'adultère.
Comme il aime la chasteté!

Souvenez-vous, à moins qu'elles ne soient rétives,
Que le Seigneur a mis la tendresse entre vous.
Elles oublieront, grâce aux baisers de l'époux,
Qu'elles sont presque des captives.

O croyants, gardez bien le calme intérieur!
Soyez décents: un ange est là pour tout inscrire.
Ne raillez point. Celui dont vous venez de rire
Vaut souvent mieux que le rieur.

Vous êtes puissant? l'or entre vos mains afflue?
Une source murmure en votre frais jardin?
Soit. Mais ne tordez pas la bouche avec dédain
Lorsque le pauvre vous salue.

Pourquoi tant d'âpreté? Contentez-vous de peu.
La terre est au Seigneur, et lui seul en dispose.
Ne dites pas : « Demain je ferai telle chose, »
Sans ajouter : « S'il plaît à Dieu. »

aites résolûment tout ce qu'il vous conseille,
Quand même il vous dirait de marcher à la mort.
Ne vous semble-t-il pas qu'aux heures de remord
Votre âme vous parle à l'oreille?

Le juste, au dernier jour, verra Dieu sans terreur.
Allez, vous serez tous reçus avec clémence!
Mais il faut ressembler à la bonne semence
Qui réjouit le laboureur.

X

O peuple arabe, prends tes flèches et ta lance!
Sois le peuple par excellence;
Ramène vers le bien tous les autres; fais vœu
D'extirper le crime et le vice.
Quand Dieu t'appelle à son service,
Ne combattras-tu pas dans le sentier de Dieu?

Les peuples sont à lui. Seul, il fixe leur terme,
Que nul ne peut hâter ni reculer d'un jour.
Tu disparaîtras à ton tour,
Si tu n'es pas loyal et ferme.

Que toute l'Arabie appartienne aux croyants!
Et, lorsque notre sol sera pur d'infidèles,
Les nations verront resplendir autour d'elles
Nos cimeterres flamboyants.

4

L'Immuable par qui nous sommes
Fit descendre d'en haut le fer pour les combats.
Il cause un mal terrible et je ne l'aime pas ;
Mais il est nécessaire aux hommes.

Que Dieu nous livre enfin la Mère des cités !
O vous tous, croyez-en l'héritier des prophètes ;
Écrasons sous nos pieds les venimeuses bêtes
Qui souillent la demeure où Dieu régla ses fêtes
Et se plut aux solennités.

Les ancêtres de notre race,
Abraham et son fils, le pieux Ismaël,
Virent un jour paraître un messager du ciel
Qui leur fit connaître la place
Où le temple serait construit.
« Que la maison de Dieu ne s'ouvre qu'aux fidèles ! «
Dit-il. Et, déployant trois larges couples d'ailes,
L'ange prit son vol avec bruit.

Donc, plus un idolâtre et plus une statue
Dans le temple du Dieu vivant !
Chevauchez sans peur en avant :
Quand vous frappez, c'est Dieu qui tue.

Voyez : mes ennemis m'ont chassé. Ce sont eux
Qui viennent jusqu'ici me chercher des querelles.
Mais toutes les tribus peuvent s'unir entre elles !
Dieu les dispersera comme des sauterelles;
Son triomphe n'est pas douteux.

Tu seras châtié, peuple ingrat qui m'opprimes !
Dieu marche avec les siens. Le jour où nous surprîmes
Cette ample caravane au lever du matin,
Nous chargeâmes avec une grande furie !
Mais vous avez trop tôt suspendu la furie
Pour vous jeter sur le butin.

Tournez vos cœurs vers Dieu, croyants : vous serez braves.
Faites des prisonniers, serrez fort leurs entraves ;
Et quand vos ennemis seront réduits à rien,
Vous, enfin délivrés d'incessantes alarmes,
Avec de douces mains vous essuierez leurs larmes !
Certes, la paix est un grand bien.

Mais que leur confiance en leurs dieux soit détruite !
Lorsque vous serez cent, j'en mettrai mille en fuite;
Je donnerai toujours l'exemple que je dois.

Auront-ils seulement la force d'un eunuque,
Si les anges de Dieu les frappent sur la nuque
Ou sur l'extrêmité des doigts ?

Vous êtes prêts pour les batailles.
Sabrez-les ! faites-leur de cruelles entailles !
Ne dites pas : « Voici la saison des chaleurs. »
Il fera bien plus chaud dans l'antre des supplices,
Tandis que les élus, abreuvés de délices,
Fouleront des tapis de fleurs.

Ruez-vous au-devant d'un péril salutaire !
Ne soyez pas cloués à terre.
Que craignez-vous ? La mort survient à tout moment ;
Elle escaladera votre tour élevée.
« Mais ceux, dit le Seigneur, qui pour moi l'ont bravée,
Ils vivront éternellement. »

Allah, j'en ai la foi profonde,
Nous livrera dans peu la Mère des cités.
Nous la purifierons de ses iniquités ;
Et, guidés par le cri des anges irrités,
Nous déborderons sur le monde....

XI

Mais, lorsque la trompette aura sonné deux fois,
Tous les peuples, sommés par une forte voix,
Paraîtront devant Dieu, chacun avec son livre.
Peut-être l'heure est proche et vient à larges pas;
La terre ne sait pas
Ce qui lui reste à vivre.

Vous jetterez le blâme à toute nation
Dont les crimes seront évidents et palpables;
Je vous accuserai, si vous fûtes coupables;
Et, si j'ai mal rempli ma sainte mission,
Celui qui m'inspire et qui m'aime
S'élèvera contre moi-même.

« Toute âme goûtera la mort;
Mais observez, dit le Dieu fort,
Comme, sous l'eau du ciel, la terre sèche et dure
Se gonfle doucement, se ranime et fleurit.
C'est ainsi que, sentant sur elle notre Esprit,
Telle que la mort la surprit,
Revivra toute créature.

4.

« Nous vous ramènerons des gouffres de la mer.
Chaque ossement prendra sa place accoutumée.
Le feu du ciel l'eût-il brusquement consumée,
Vous revêtirez votre chair.

« Par les lances, par les bannières, par les tentes,
Par les cavales haletantes
Aux naseaux pleins de sang, aux crinières flottantes,
Qui font, sous les coups de leur fers,
Jaillir une grêle d'éclairs,
Nous jurons qu'au premier éclat de la trompette
Tous les êtres vivants mourront en un clin d'œil.
La sombre mer, les cieux muets, la terre en deuil
Attendront qu'à travers le monde elle répète
Son âpre et stridente clameur.
Mais, au deuxième appel, comme une vaste houle
Qui se forme, s'ébranle et roule,
Les morts s'agiteront en foule
En faisant sous le ciel une immense rumeur.

« Alors, que d'âmes angoissées !
Voici qu'il pleut du soufre et de l'airain fondu.
La lune éclate au loin. Le soleil s'est fendu.
Les étoiles sont effacées.

« Le ciel est tout entier rouge comme du cuir
Qu'on vient de teindre en écarlate.
Ah! le riche n'a plus personne qui le flatte.
Comment se cacher? où s'enfuir?

« Les mers bouillonnent avec rage
Les êtres que nous ranimons
Regardent comme un vain mirage
Fuir et disparaître les monts.
La terre n'est plus qu'une plaine.
Telles que les flocons de laine,
Les étoiles ont disparu.
Tous les visages sont livides.
Les méchants, qui se sentent vides,
Disent tout bas : « Si j'avais cru! »

Lorsque ton Dieu te parle, ô peuple, fais silence!
Crains sa terrible violence.
Malheur à qui sera léger dans la balance!

Tout à coup le Seigneur déchaînera le vent;
Et la terre, notre humble et forte nourricière,
Ne sera plus qu'un peu d'impalpable poussière
Entre les mains du Dieu vivant...

XII

Qu'on les fasse passer à gauche,
Tous ceux qui préféraient le crime et la débauche
Au service de l'Éternel.
Une âme ne doit pas souffrir pour une autre âme.
Si ton fils a failli, qu'il en porte le blâme !
Ici, point d'amour paternel.

Les méchants garderont un silence farouche.
Mais, si l'aveu cruel ne sort pas de leur bouche,
Leur visage, leurs mains, leurs pieds, leurs durs genoux
Témoigneront contre eux sans souci de leur plaire.
« Ah! diront-ils alors, suffoqués de colère,
Vous témoignez donc contre nous ? »

S'il ne veut point parler, l'avare,
A qui par-dessus tout ses joyaux furent chers,
Sentira s'incruster dans ses brûlantes chairs
Ce qu'il possédait de plus rare.

« Si, pour me repentir, j'avais jusqu'à demain ! »
Telle sera partout la plainte de l'impie.
Mais Dieu dira : « Silence ! il faut que tout s'expie. »
Et le méchant mordra le revers de sa main.

Éternels sont les supplices ;
Pensez-y, vous qui vivez.
Ne vous faites pas complices
Des antiques réprouvés.
Leurs sanglots seront horribles.
Des anges durs et terribles
Qui, préposés à l'enfer,
Ne haïssent point leur tâche,
Les frapperont sans relâche
Avec des gourdins de fer.

L'incrédule, celui dont la parole est fausse,
L'ingrat, le mauvais fils, descendront dans la fosse.

Que le gouffre sera prompt
A s'emparer de leurs âmes !
Il rallumera ses flammes
Sitôt qu'elles s'éteindront.

Maudits! qu'importe au feu si votre cœur se gonfle
A force de pleurer votre exécrable erreur?
Peu s'en faut que l'enfer ne crève de fureur.
Comme il mugit et comme il ronfle!

On vous dira : « C'est bien : chauffez-vous à ce feu.
Que votre âme défaille ou s'accoutume un peu,
Le rouge brasier vous dévore. »
Dieu, penché sur le bord de l'abîme, criera :
« Es-tu plein? » Et le gouffre avide répondra :
« Jette-les, s'il en reste encore! »

Telle est ta récompense, ô toi qui blasphémais.
On te nourrit d'une âcre et puante fumée;
Ta peau se renouvelle, aussitôt consumée;
Sans fin la mort t'assaille, et tu ne meurs jamais.

XIII

« Venez, rassurez-vous, âmes justes et droites,
Dira dans les hauteurs une paisible voix.
Approchez-vous, mon peuple ; entrez tous à la fois ;
Nos portes ne sont pas étroites.

« Oui, beaux et lumineux, plus jeunes et grandis,
Hommes et femmes, vous que j'ai trouvés fidèles,
Pour n'y plus écouter que d'heureuses nouvelles,
Entrez tous dans mon Paradis !

« Vous qui n'avez commis que de légères fautes,
Errez sous mes palmiers, aux fruits mûrs et si doux.
Salut, et que la paix de Dieu soit avec vous !
Ayez la joie au cœur, mes hôtes. »

Par la gloire de mon Seigneur !
Dites si j'étais en démence.
Le règne des élus commence ;
Pour eux c'est une joie immense,
Un inexprimable bonheur !

Dieu vous le dit par son apôtre :
« Tandis que le méchant dans ses crimes se vautre
En rêvant d'accomplir quelque chose de pis,
Sans que l'on vous en avertisse,
Faites des actes de justice :
Ils seront comme un grain qui donne sept épis.

« Pour que vous partagiez notre éternelle joie,
Élevez jusqu'à nous l'encens de vos vertus.
Dans nos jardins ombreux vous serez revêtus
De brocart d'or, de clair satin, de verte soie.

« L'air sera suave et léger.
Vous cueillerez en paix dans notre beau verger
La banane et la figue, et les fraîches grenades ;
Vers vous s'inclineront les fruits,
Et vous sommeillerez aux mélodieux bruits
Des fontaines et des cascades.

« Plusieurs causent entre eux ; l'un chante et l'autre rit ;
Ils revivent les jours anciens par la mémoire ;
Et le vin parfumé qu'on leur permet de boire
Leur réjouit le cœur sans troubler leur esprit.

« Celui qui nous prenait pour guide,
Humble, se prosternant à l'aube comme au soir,
Nos anges lui diront : « Tiens, voici pour t'asseoir
« Un trône de cristal limpide. »

« Vous serez éblouis par la vive splendeur
De vierges aux grands yeux, que nul n'aura touchées,
Et pareilles en leur pudeur
Aux perles de la mer soigneusement cachées.

« A vous leur souple taille et leurs seins arrondis !
Il n'est rien de si pur, ni l'or, ni l'hyacinthe,
Que ces filles du Paradis ;
Dans leur corps virginal respire une âme sainte.

« Vous les contemplerez en de frais pavillons.
L'époux murmurera : « Tes lèvres me sont dues :
« Viens, ô mon âme, sommeillons
« Sous les vastes palmiers aux grappes suspendues. »

« Et tout cela, nous le jurons
Par nos radieux escadrons,
Par la voûte du ciel et par la mer gonflée
Où nous vous frayons des chemins,

Par notre pur soleil, par la nuit que nos mains
Ont splendidement étoilée,
Par tout ce que vos yeux admirent de plus beau,
Par notre invisible présence
Dans le temple où l'on nous encense,
Par le mont Sinaï qui fut notre escabeau,
Par nos chères cités, par la Mecque et Solyme :
Est-il un serment plus sublime? »



NATURE

NATURE

L'œuvre que Léonard quatre ans a caressée,
Et qui porte le sceau divin de sa pensée,
Fascine mes regards et hante mon cerveau ;
Et je crois voir en elle un symbole nouveau
De la voluptueuse et mystique Nature.
Je frissonne devant l'immortelle peinture
Où le maître, ébloui de lui-même et ravi,
A fixé l'idéal âprement poursuivi.
Cette femme nous suit des yeux et du sourire,
Et les esprits troublés que le mystère attire
Ont scruté bien souvent, sans les comprendre mieux,
L'inquiétant sourire et l'abîme des yeux.
Paisible, le front haut et pur, les mains croisées,
La songeuse aux pâleurs si faiblement rosées
N'entend pas le murmure infini des aveux.
Du voile qui les couvre, on voit ses fins cheveux

En ondes s'échapper ; un or sombre se joue
Près de sa tempe unie et de sa belle joue ;
Et les anneaux soyeux vont caresser un sein
Dont mille ans de désir ont rêvé le dessin.
Telle, dans sa beauté dédaigneuse et parfaite,
Celle dont le sourire exquis est une fête
Pour les baisers de l'air et les yeux du soleil
Livre son âme heureuse au féerique sommeil,
Et demeure, ignorant la terre qui l'envie,
Depuis trois siècles, plus vivante que la vie.

* * *

Je crois te reconnaître, ô Mère aux yeux profonds,
Nature qui fleuris le monde où nous vivons.
Oui, c'est bien ton pensif et gracieux visage ;
C'est toi qui m'apparais dans ce bleu paysage.
Un lac de saphir pâle aux transparentes eaux
Songe derrière toi, sans fleurs et sans oiseaux ;
Et les rochers, témoins de ta vigueur première,
Semblent tout pénétrés d'azur et de lumière.

Quand Léonard surgit, un souffle avait passé
Sur la face du monde oublieux et lassé
Qui vécut si longtemps sans adorer ta force.
La sève, de nouveau, palpitait sous l'écorce.
Tes fils, par la prière et le jeûne affaiblis,
S'éveillaient de leurs longs et ténébreux oublis;
L'homme baisait enfin, d'une bouche enivrée,
Les plis mystérieux de ta robe sacrée.
Il frémissait d'entrer sous les hautes forêts
Où les voix de la nuit murmurent tes secrets.
Il te suivait, heureux de tes moindres vestiges.
Cherchant dans l'infini de sublimes vertiges,
Il fendit d'un long vol les champs sereins de l'air,
Pour frapper de son poing le ciel solide et clair
Qui dérobait encore à ses fières prunelles
Le gouffre de ta vie et tes mers éternelles.
Sans relâche il monta, car son cœur étouffait
Dans l'étroit univers, stérilement parfait.
Bientôt il entendit l'âpre océan des mondes
Avec un bruit terrible entrechoquer ses ondes;
Il atteignit le ciel et, de son poing brutal,
Fit voler en éclats les sphères de cristal!

Puisque l'homme ébloui redevenait ton prêtre,
Tu pris un corps de femme et tu daignas paraître.
Alors, et grâce à toi, ressuscitaient les dieux.
Sur leur montagne, au chant des luths mélodieux,
Pleins de joie, ils buvaient le sang fumeux des vignes;
Et les déesses, plus candides que des cygnes,
Livraient leurs tresses d'or et leurs beaux seins fleuris
Aux yeux humains, tournés vers l'éclatant pourpris.
Mais, tandis qu'on voyait rayonner ta puissance
Sur les Olympiens que le vulgaire encense,
Léonard de Vinci lut au fond de ton cœur.
Il te fit ce sourire exquisement moqueur.
T'ayant vêtue avec une richesse austère,
Il sut t'envelopper du plus noble mystère.
Courtisane pudique ou sainte aux yeux troublants,
Je cherche à deviner tes bras fermes et blancs,
Tes épaules, ta gorge où mon regard s'arrête ;
Je te désire avec une terreur secrète...

*
* *

C'est ainsi que je rêve en caressant des yeux
Celle dont je subis l'attrait mystérieux ;
Et, croyant exalter par mon fervent hommage
L'éternelle Nature, et non plus son image :
« C'est toi qui fais aimer, lui dis-je, mais pas un
N'a respiré ta vie ainsi qu'un frais parfum.
Du moins, nous te sentons éparse dans les choses,
Toujours une, à travers mille métamorphoses.
On croit t'apercevoir sous des voiles d'été ;
Et, par l'irrésistible attrait de la Beauté,
Tu diriges, suivant tes volontés sacrées,
Un monde merveilleux qu'avec lenteur tu crées.
Ah ! Nature, qui donc lutterait contre toi ?
La matière est docile au frein d'or de ta loi.
Livrant au bon soleil ses feuilles entr'ouvertes,
Qu'il est joyeux de voir si tendres et si vertes,
La plante solitaire attend l'heure d'aimer ;
Son silence t'implore, et tu feras pâmer

La fleur qu'une splendide extase transfigure.
La bête songe à toi dans sa pensée obscure ;
Elle sent bouillonner la race dans ses flancs,
Et le fouet du désir cingle ses reins brûlants.
L'homme aussi t'appartient. Quand l'amour le dévore,
Dans l'être aimé c'est toi qu'il cherche et qu'il adore ;
Et sans trêve il poursuit un idéal secret
Qui lance des éclairs furtifs, et disparaît.
Ainsi tu fais briller, décevante Nature,
Un reflet de ta grâce en toute créature !
Et toi, Mère, dont nul n'a fait battre le sein,
Tu souris en voyant s'accomplir ton dessein :
Car tout est plein de vie, et le chant de l'abîme
Glorifie à jamais ton triomphe sublime. »


L'AME HUMAINE

L'AME HUMAINE

I

Quel blasphème a souillé ma bouche ? Qu'ai-je dit?
Parce que la Nature, en de calmes retraites,
Pensive et loin de nous poursuit ses fins secrètes,
L'effort libre m'est-il à jamais interdit?

Ne fais-je qu'obéir à cette reine altière
Alors qu'en frémissant je triomphe de moi?
Suis-je étreint par la loi, l'impitoyable loi,
Comme ce monde aveugle et morne, la matière?

Ah ! que des millions de prêtres à genoux
Adorent, s'il leur plaît, la déesse aux longs voiles
Dont l'invisible sein épanche un lait d'étoiles...
Une libre puissance est apparue en nous.

Je ne renonce pas à ma noblesse humaine.
Si la Nature veut m'asservir à ses lois,
Ame fière, j'aurai ma révolte parfois,
Et je crierai vers Dieu, si c'est Dieu qui nous mène !

Penché sur le cruel mystère d'où je sors,
J'ignore si jamais j'en pourrai rien connaître ;
Mais le cri du devoir retentit dans mon être,
Et je n'ai jamais pu douter de mon remords.

II

Qu'est-ce donc que ton âme? Ah! réponds, si tu l'oses.
Ton patient travail dès l'aurore des choses,
Obscur enchaînement d'efforts désespérés,
        D'héroïques métamorphoses,
La fit-il consciente et libre par degrés?

A-t-elle, quand le Verbe illumina l'abîme,
        Jailli de Dieu comme un éclair,
        Pour planer dans le vierge éther
D'où l'a précipitée un mystérieux crime,
        Et remontera-t-elle, un jour,
Aux régions de gloire où respire l'Amour?

La Nature, en ses jeux sublimes, forme-t-elle
Une âme humaine, une âme éprise d'idéal,
        Merveille fragile et mortelle,
Mais qui peut s'arracher aux étreintes du mal?

Tu le vois, aucun fil conducteur ne te guide
Dans l'affreux labyrinthe où pleure ta raison.
Parfois, pour assombrir encore ta prison,
Brille et s'évanouit un mirage splendide.
Puisque tu ne sais pas, de quel droit parles-tu ?
Le silence est une vertu...

O songes de Platon, magnifiques idées
Dont mes nuits sans sommeil furent trop possédées !
O voyages miraculeux
De l'âme subissant d'innombrables naissances,
Vagues élans d'amour, troubles réminiscences
De jours éternellement bleus !
O le profond bonheur, quand les yeux de l'amie,
Éveillant mon âme endormie,
Firent chanter en moi les souvenirs du ciel !
Sous son regard tendre et cruel
Mes ailes d'autrefois recommençaient d'éclore.
Ses lèvres m'enseignaient le chemin de l'aurore,
Tandis qu'aux rayons de ses yeux
Vous grandissiez en moi, plumes d'or et de flammes,
Par qui s'élèvent les âmes

En un vol majestueux
Que rythme le chant des cieux ;
Et je vous sentais croître, ô mes ardentes ailes,
Fier d'être tourmenté par vos plumes nouvelles !

Tu ne veux pas mourir... Et pourtant, tu sais bien
Que ta vie est liée à de frêles organes.
Peux-tu te passer d'eux, puissant esprit qui planes
Dans ton empire aérien ?

Mais si tu le pouvais, quelque force inconnue
Soutenant en plein ciel une âme vierge et nue,
Ou si tu te créais toi-même un corps nouveau,
Des sens plus délicats, un plus mâle cerveau,
Qu'est-ce qui survivrait de l'ancienne existence ?
Serait-ce une pure substance,
Ou bien cette âme à toi, l'âme que tu connais ?
Quel être seras-tu, si vraiment tu renais ?
Ah ! dans les vastes cieux, qui te rendra jamais
Les images accoutumées,
Tant de chers souvenirs et de formes aimées ?

Nul ne sait l'avenir. Si rien n'attend les morts
Qu'une paix infinie,
Tâchons d'avoir vécu sans trouble et sans remords,
Et que ce qui palpite et vibre dans nos corps
Ait passé comme une harmonie.

III

Oh ! que de fois par vous mon âme frissonna,
Chants sublimes de Bach ou de Palestrina !
Vous exaltez le cœur ; et sur vos larges ondes
Vous menez qui vous aime en de merveilleux mondes.
Grâce à vous, comme un dieu je marche sur les flots,
Murmures infinis, mélodieux sanglots !
Je vous entends, ô voix d'amour et de mystère,
Innombrables soupirs exhalés de la terre
Qui révélez tout l'homme à l'homme transporté,
Vous fondre en une vaste et puissante unité !

Chacun doit devenir une telle harmonie.
La Nature épuisa son patient génie
Pour composer notre âme, une et multiple. Un jour
Les voix du chœur pourront s'éteindre sans retour ;
Et comment saurais-tu s'il doit jamais renaître,
Ce concert de désirs et de songes, ton être ?

Mais, s'il faut renoncer à conquérir le Ciel,
A fendre d'un long vol le temps perpétuel,
Autant que tu le peux, mon âme, sois divine.
Si ta forte unité n'est point à l'origine,
Libre, tu dois l'atteindre, et par de justes lois
Discipliner le chœur tumultueux des voix.
Mon âme, si tu veux un jour être bénie,
Ressemble aux chants sacrés, fruit d'un mâle génie,
Que ces maîtres savants à dérouler un chœur,
Bach ou Vittoria, tiraient de leur grand cœur ;
Et, les voix se taisant, lorsque la nef sonore
En sera tout émue et frémissante encore,
La foule aux yeux songeurs, plus ferme dans sa foi,
Peut-être emportera quelque chose de toi...

IV

Ah ! si mon âpre soif de vivre est insensée,
Que, du moins, Dieu visite en songe ma pensée !
Puissé-je, avant de n'être plus
Que de la terre et du silence,
Comme l'aveugle qui s'élance
Et, jetant son bâton pour courir vers Jésus,
Baise la robe du bon Maître,
Puissé-je, en étendant les mains,
Deviner ta présence et presque te connaître,
O toi, la source de mon être,
Nature ou Dieu, désir de tous les cœurs humains !
Et, si tu m'interdis de fendre de mon aile
Les flots de la vie éternelle,
Fais que pour un rapide instant
Mon âme qui te veut, mon âme qui t'attend
Puisse te posséder en elle...


EN PRIÈRE

EN PRIÈRE

Mon cœur gonflé d'amour refusait de se taire.
Mon âme s'élançait vers le souverain Bien.
Que faire, n'ayant pas un Dieu qui fût le mien ?
Adorer sans comprendre, et bénir un mystère.

J'ai voulu retrouver le primitif accent,
M'épancher en hymnes sincères,
Boire à la source antique, oublier le présent
Pour les siècles où l'homme, encor jeune et puissant,
Ne connaissait point nos misères...

Mais mon âme est pareille, en ses vaines douleurs,
A la funèbre Isis aux yeux brûlés de pleurs
Qui, sur le bord du Nil, menait un deuil sauvage ;
Elle déchirait l'air de cris désespérés,
Sans ranimer l'Époux dont les membres sacrés
Saignaient épars sur le rivage.

Sache faire un cruel aveu.
Renonce à la chimère ardemment poursuivie.
Tu ne peux pas rendre la vie
Aux membres dispersés de Dieu.

Tu voulus partager la foi de tous les âges
Et des peuples qui ne sont plus,
Rêver à tous les absolus,
Prier comme un enfant, penser comme les sages...
Mais des dieux ennemis se déchirent en toi.
Il faut choisir : quelle est ta foi?

Je répondrai sans défaillance,
Je fuirai le troublant mystère que j'aimais,
Quand tout vestige de croyance
Devrait s'évanouir de mon âme à jamais!

Il fut doux de rêver aux choses éternelles,
D'interroger les temps, les races tour à tour,
Et, sans connaître Dieu, de croire en son amour,
De dormir confiant à l'ombre de ses ailes.

Mais, las de bégayer une vaine oraison,
Je veux descendre en moi, voir clair dans ma pensée.

Faut-il donc, pour la paix de notre âme angoissée,
Humilier en nous l'immortelle raison ?

O mon Dieu, frappe-moi, si j'enfreins ta défense !
J'ai mis la vérité plus haut que mon bonheur ;
Et ce n'est certes pas pour un stérile honneur
Que je vais à mon tour combattre le Seigneur,
Moi qui me sens vaincu d'avance...

*
* *

O jours de foi profonde ! Un éternel regret
Saigne en moi, quand je rêve aux siècles de lumière
Où, n'ayant rien perdu de sa ferveur première,
L'homme, épris de tout, s'adorait
Dans le soleil, les vents, la mer et la forêt.
Sous le voile des apparences
Il croyait pressentir un merveilleux secret.
Il ne connaissait pas nos lugubres souffrances,
Nos doutes, les sanglots que je refoule en moi.
L'univers, dans ses mains, devenait un symbole ;
Des êtres radieux naissaient à sa parole...
Ah ! que n'ai-je vécu dans cet âge de foi !

N'est-il donc plus pour nous que d'obscurs phénomènes
Emportés à travers le temps illimité?
Non : je sens vivre encor dans les âmes humaines
Le désir d'une stable et suprême Unité.
Si rien ne survit plus de l'hymne que la terre
Pour ses jeunes dieux a chanté,
Peut-être qu'une foi plus pure et plus austère
N'est pas tout à fait morte en nous.
Si je pliais mes durs genoux,
Je ne sais quel parfum d'amour et de mystère
N'embaumerait-il pas mon âme solitaire?

Seigneur, qui que tu sois, je demande bien peu.
Ne m'abandonne pas; daigne une fois m'entendre;
Viens répondre à ce cœur douloureux et trop tendre,
Car il faut que j'adore, et j'ai besoin d'un Dieu.

*
* *

Est-ce toi, Dieu des Juifs, Dieu fort, Dieu des armées,
Que sur leurs ailes enflammées
Portent les Khéroubîm ; est-ce toi, Dieu jaloux

Qui souhaites parfois que le monde périsse,
L'ayant créé de rien par un libre caprice ;
Est-ce toi, pourvoyeur des vautours et des loups,
Toi qui t'acharnes sur les hommes,
De quelque nom que tu te nommes,
Elohim, Jéhovah, terrible Adonaï,
O Dieu tonnant du Sinaï,
Est-ce toi qui feras, sur mon âme épuisée,
Pleuvoir la céleste rosée?

Est-ce toi, Dieu voilé qu'adorent les chrétiens?
Je t'ai prié; je t'appartiens.
Ah ! si j'entrevoyais ton visage sublime!
Mais tu restes pour nous l'impénétrable abîme.
Seigneur, on me l'a dit souvent :
Les étoiles, par toi, se meuvent en cadence;
A la brebis tondue, ô Dieu, ta Providence
Mesure les souffles du vent.
Mais je vois triompher l'injuste violence.
Est-ce qu'un glacial silence
Enveloppe ton trône ? ou le chant des Esprits
Te défend-il contre nos cris ?

Oui, nos péchés, Seigneur, assombriraient tes fêtes;
Mais pourquoi notre instinct du mal est-il si fort?
De quel droit frappes-tu des êtres sans remord ?
L'enfant doit-il subir l'angoisse de la mort?
Pourquoi la souffrance des bêtes ?

Quelques-uns connaîtront, dans ta haute Cité,
L'immuable félicité.
Mais quel juste, malgré les plus dures épreuves,
Est digne d'un bonheur qui ne finira plus ?
Ou pourquoi réserver à de rares élus
Le vin sacré dont tu t'abreuves ?
D'autres âmes ont soif de joie et de repos.
Leurs mélancoliques troupeaux
Vont errer, sans que nul se souvienne encor d'elles,
Dans les limbes obscurs, par les prés d'asphodèles,
Tandis que de beaux chants, mêlés à des bruits d'ailes,
Retentiront dans ton palais...
Peupleras-tu l'enfer ? est-ce que tu te plais
Aux hurlements de la Géhenne ?
Tes prêtres nous l'ont dit. O Seigneur, confonds-les,
Si tu n'aimes point notre haine.

Pour te justifier, notre Père, faut-il
Rajeunir, par l'effort de notre esprit subtil,
Les antiques métempsychoses ?
Faut-il selon nos vœux repétrir toutes choses?

Comme Job t'a parlé, je te parle aujourd'hui ;
Je suis éperdu comme lui.
Mon Dieu, je crois que tu m'écoutes ;
Ton souffle est sur ma face; ah ! dissipe mes doutes...

*
* *

Je parle au nom du Christ; c'est en lui que j'ai foi.
O Seigneur, nos sanglots regorgeaient jusqu'à toi :
Alors tu voulus bien que l'être de ton être,
Lui, ton bonheur, ta gloire et ton amour, pût naître,
Vivre avec nous, pour nous souffrir cruellement,
Et qu'au fond de ton cœur retentît son tourment !

Si cette part de Dieu ne fut pas exilée
Dans l'âme du songeur pieux de Galilée,
Si Jésus fut un homme, il demeure pour nous
L'image du Sauveur, de ce mystique Époux

En qui toute âme humaine espère,
Et qui doit par l'amour nous ramener au Père !
Si le Rédempteur n'est point né
Dans un lieu vénérable et dans une heure sainte,
Partout où s'exhale une plainte,
De tout temps il s'est incarné...

Lui-même il m'apparaît, pâle, une plaie au flanc.
Son visage est baigné de lumière et de sang ;
Il fixe sur mes yeux des yeux ardents et tristes.
« Je t'appelle, dit-il ; d'où vient que tu résistes ?
Il faut aimer qui t'aime et te donner à moi.
Je porte vos péchés. Si mon Père est la loi,
Ne suis-je point l'amour, l'ineffable tendresse ?
Dieu, lorsque s'éleva votre cri de détresse,
Eut horreur de la joie ; avec vous il voulut
Vivre, saigner, gémir, lutter pour le salut,
Et l'unité divine alors fut déchirée.
Mon Père, morne et seul en sa gloire sacrée,
Entend le bruit des clous qu'on plante dans ma chair ;
Sans cesse, entre nous deux, comme un furtif éclair,
Vole, éperdu, l'Esprit aux ailes de colombe ;

Et moi, désespéré, chaque jour je succombe.
Accablé de remords sans avoir fait le mal,
En vain purifié par le sang baptismal
Qui coule à larges flots de mes propres blessures,
Meurtri par vos fureurs, souillé par vos luxures,
Ainsi que vous le long de vos âpres chemins
Je me traîne, et j'étends mes misérables mains
Vers Celui qui vous juge, afin que sa justice
Au lieu de vous frapper sur moi s'appesantisse.
J'appartiens tout entier, mon fils, à la douleur.
De vos cruels tourments je moissonne la fleur ;
Je m'en repais. Mais vous, abrégez mon supplice !
Faites le bien ! Je veux épuiser ce calice :
Tant que vous souffrirez, pauvres êtres, mes yeux
Ne verront point la gloire et la beauté des cieux ;
Tant que le mal vivra, je ne serai point digne
De savourer les fruits de ma céleste vigne. »

Voilà ce que dit le Sauveur.
En l'écoutant parler, mon âme, tu tressailles ;
Tu voudrais par le sang sceller tes fiançailles ;
Tu n'es que joie et que ferveur....

Mais, de nouveau, voici que le doute me ronge.
Une autre voix me parle en songe,
Une voix dure et forte, et je l'entends crier :
« Ame faible, pourquoi te mentir à toi-même ?
Prêter à Dieu le cœur d'un homme est un blasphème.
Quelle douleur pourrait troubler la paix suprême ?
Toi, tu fais du Seigneur un mauvais ouvrier
Qui se châtie afin de réparer ses fautes.
Lorsque tu l'enrichis des vertus les plus hautes,
Tu ne fais qu'avilir la majesté de Dieu.
Non, il ne ressent point votre angoisse profonde.
N'attends pas que sa plainte à vos plaintes réponde ;
Il ne saurait pas plus s'incarner dans le monde
Qu'en un point du temps ou du lieu. »

J'ai vu s'évanouir, à cette voix plus mâle,
Celui qui m'apparut si sanglant et si pâle.
Ah ! je vois clair en moi. Tandis qu'avec effort
Nous luttons pour le bien, Dieu, plus haut que la mort,
Le doute, le péché, l'angoisse, au sein des anges
Durant l'éternité s'enivre de louanges ;
Et moi, pour que son nom fût mille fois béni,
J'ai voulu le parer d'un mérite infini.

Mais quand il s'offrirait aux plus âpres tortures,
Lui, qui ne peut faillir comme ses créatures,
Fait le bien par essence et non par libre choix !
J'oublierai mon Sauveur, ses yeux, sa tendre voix,
Le sang qui ruisselait sur son visage auguste.
La justice est en Dieu, mais il n'est point le juste.

Maître voilé, Dieu des chrétiens,
Je ne tends plus les bras vers tes cieux implacables.
Non, tu ne peux souffrir les maux dont tu m'accables,
Ou je ne comprends pas les tiens.

*
* *

Mon âme, il faut gravir jusqu'au bout ton Calvaire.
Cherche un Dieu vraiment Dieu ; sois lucide et sévère.
Le Principe de tout, l'inaltérable Loi
Ne peut sentir, penser et vouloir comme toi.

Alors, comment l'aimer? Quand tout mon cœur se serre,
Puis-je en faire jaillir un cri d'amour sincère ?

Pourtant d'autres esprits ont jadis exalté
Cet insensible Dieu, cette froide Unité
Que rien, dans sa lointaine extase, n'apitoie,
Et que n'éclaire point le rire de la joie.
Si je faisais comme eux, dût le cri de mon cœur
Ne m'être renvoyé que par l'écho moqueur?

O mystiques de l'Inde, immobiles ascètes,
L'étrange vision qui traversa vos têtes
Va-t-elle se dresser devant mes faibles yeux ?
Désabusés du monde et méprisant les dieux,
Nus, sordides, saignants, rongés par la vermine,
Mais beaux comme tous ceux que le rêve illumine,
Vous contempliez, loin de la terre et du ciel,
Brahm impassible et neutre, unique, universel.
Saurai-je m'élancer ainsi loin du réel,
Moi qu'un regard émeut, qu'une parole froisse ?
O dureté du cœur, sagesse que je hais,
Froid silence, mépris des plus justes souhaits,
Est-ce vous qu'il me faut dans ma mortelle angoisse ?

Est-ce vous, dont mon âme inquiète s'éprit,
Doctrines qui troublez cruellement l'esprit,

Comme des sphinx railleurs aux lèvres toujours closes ?
Songes de la Kabbale, obscurité des Gnoses,
Faut-il vaincre mon cœur et revenir à vous ?
Ah ! comment triompher de si profonds dégoûts?
Faux sages qui, criant des paroles de fous,
Obscurcissez encor les plus obscurs mystères,
Me faut-il avec vous tâtonner dans la nuit,
Et, pour étreindre un jour l'Inconnu qui me fuit,
M'ensevelir dans vos ténèbres volontaires ?

Faut-il m'abandonner à des esprits souffrants ?
Songeurs d'Alexandrie, hommes tristes et grands,
Détruirez-vous mon doute, ô vous dont la pensée
Fut le suprême effort de la Grèce épuisée ?
Le signe des chrétiens flamboyait dans les cieux,
Un grand frisson courait sur l'empire anxieux,
Cependant qu'à l'écart, en vos âpres extases,
Vous montiez vers les trois sublimes Hypostases :
Vers l'Ame, d'où l'amour ruisselle en flots vivants ;
Puis vers l'Esprit, objet de désirs plus fervents,
Car c'est de la raison lumineuse et féconde
Que procèdent les lois, ordre et beauté du monde ;

Enfin vers l'Unité, vers l'ineffable Bien
Qui s'ignore lui-même et dont nul ne sait rien,
Qui, plus haut que l'amour, plus haut que la pensée,
Est l'éternel repos pour une âme lassée...
Mais l'heure où j'avais foi dans les mots est passée.
Ce n'est point vers la mort que mon cœur soupira !
Il n'est, dans l'absolu, ni bonheur ni supplices ;
Je ne comprendrai pas vos funèbres délices,
Tant que dans ma poitrine un cœur d'homme battra...

Votre âme d'un immense orgueil fut possédée,
Solitaires du Gange et rabbins de Judée,
Alexandrins, chercheurs troublés et haletants,
O mystiques de tous les temps !

Elohim, ou les dieux de l'Inde et de la Grèce,
N'éveillaient plus en vous ni crainte ni tendresse.
Vous étaliez en vain votre respect pieux,
Défigurant l'esprit de vos nobles aïeux,
Torturant, pour voiler une abstraite chimère,
Les saints Védas, la Bible ou le divin Homère !
Mais votre songe, à vous, fut-il si merveilleux ?

Un Être inconscient, stupide, sans entrailles :
Il déborde, et voici s'épancher à grands flots
Des âmes de douleur qui crèvent en sanglots...
« Qu'importe ? dites-vous, les yeux saintement clos.
Malheureux homme qui nous railles,
Connais tes véritables fins !
Plus de bien, plus de mal ; tous les actes sont vains.
Détruis en toi l'angoisse humaine,
Sois Dieu, va te mêler à son éternité,
Descends avec lenteur, sans être épouvanté,
Au fond de cette mer sereine. »

Y descendez-vous sans terreur ?
Est-ce là le salut tant promis à vos frères ?
« Dieu, dites-vous encore, unit tous les contraires.
Si tu veux éviter l'erreur,
Il faut, d'un seul coup d'œil, embrasser tout entière
Sa mystérieuse unité.
Par lui seul le mal est dompté ;
Lui seul pénètre, anime, ennoblit la matière.
Regarde : l'Absolu tressaille, il est vivant !
Comme des sombres flots sort le soleil levant,

Il se dégage des ténèbres de l'abîme,
Ivre d'humanité, frémissant et sublime... »

Ah ! gardez-les pour vous, vos subtiles raisons !
Vous aussi, vous trompez mes longues espérances.
Il faut choisir. Un Dieu navré par nos souffrances,
Un Dieu prêt à pleurer lorsque nous gémissons,
N'est plus un Dieu. Le vôtre, en dépit des symboles,
Des retentissantes paroles,
Des hymnes, des cris, des transports,
Ressemble aux muettes idoles
Qui n'ont point de pensée et dont les yeux sont morts.

* * *

Me voici plus las et plus triste.
Tu te sens défaillir, ma pauvre âme ? Résiste ;
Crie encore ; peut-être on entendra tes cris.
— A quoi bon ? Dieu se tait, et j'ignore s'il pense.
Les hommes, je connais leurs réponses d'avance.
— Appelle à ton secours de robustes esprits.

— Ah ! j'ai cru trop longtemps à des paroles vides.
— N'importe : il faut marcher. Veux-tu prendre pour guides
Deux hommes entre tous, deux chercheurs intrépides ?
— Oui, je le veux ; pourvu qu'après ce vain effort
Je dorme d'un sommeil de mort !

Allons, malheureuse âme, invoque en ta détresse
Le plus mâle penseur qu'ait enfanté la Grèce.

Hors du monde éternel et pourtant limité,
Dieu médite en silence. Il meut par sa beauté
La nature suivant les lois de l'harmonie ;
Et, solitaire, il goûte une paix infinie.
Tout le cherche, troublé par un désir secret ;
Tout l'aime, tout subit l'irrésistible attrait ;
Le monde, en tressaillant, devine sa présence.
Mais le bien et le mal sont tous deux en puissance
Dans l'aveugle matière, où naissent tour à tour
Des êtres plus ou moins ennoblis par l'amour ;
Et, comme il doit garder sa dignité suprême,
Dieu, source de tout bien, ne connaît que soi-même.

En lui rien de passif, d'enveloppé, d'obscur.
Esprit bienheureux, Gloire immuable, Acte pur,
Sans que par nous sa vue un instant soit blessée,
Il contemple à jamais sa divine pensée...

Moteur immobile des cieux,
C'est ainsi que t'a vu le puissant Stagyrite.
J'admire ta grandeur, et ton repos m'irrite.
Tu sembles détourner les yeux,
Tu te croirais souillé si tu voyais nos crimes !
Faudra-t-il donc, êtres infimes,
Ames malades, cœurs froissés,
Dire que ton bonheur est juste et nécessaire,
Quand tes regards sur notre incurable misère
Jamais ne se sont abaissés ?
Dieu pense, mais non point à l'homme. Il le dédaigne.
L'esprit est satisfait, soit ; mais le cœur qui saigne ?

Combien j'ai désiré la paix de Spinoza !
Haï, persécuté, maudit, il imposa
Le sceau de son profond génie à plus d'une âme.
Lui-même fut un sage à l'abri de tout blâme ;

Fuyant la passion, calme, content de peu,
Dans le fond de son cœur il s'enivrait de Dieu.
Car l'unique substance en nos âmes respire.
Pas d'êtres libres, point d'empire dans l'empire.
Dieu même porte en lui ses inflexibles lois ;
Et, seul dans l'univers, développe à la fois
La pensée infinie et l'étendue immense.
Ah ! tu te crois ton maître, et tu veux, ô démence,
Contre l'enchaînement des causes t'insurger ?
Mais le monde est parfait ; rien ne peut le changer.
Que ton âme s'élève autant qu'il est en elle
Et s'aperçoive ainsi qu'une chose éternelle.
Connaître Dieu, voilà ta suprême vertu.
Qu'est-ce donc qui t'indigne ? et que nous parles-tu
De ton généreux cœur, de ton âme trop tendre?
Il ne faut plus souffrir, mon frère; il faut comprendre.

Ainsi résignons-nous ; plus de folles clameurs.
Qui se plaindra, mon Dieu, puisqu'on peut te connaître?
Tout est bien. Je ne suis qu'un aspect de ton être.
Qu'importe si je vis? qu'importe si je meurs?

Tu n'es plus l'océan de glace
Où j'allais m'enfoncer, livide et frissonnant :
Ton âpre mer bouillonne, et je suis maintenant
Comme une écume à ta surface.

Naguère je pouvais crier ;
Libre, j'avais encore un reste de noblesse.
Je t'accusais, mon Dieu : puis, sentant ma faiblesse,
Je m'agenouillais pour prier.

A présent, prier Dieu, c'est me prier moi-même.
Hélas ! que de sanglots perdus !
Qui donc nous aurait entendus,
Puisque Dieu prie en nous et qu'en nous il blasphème ?

Ah ! croirai-je ceci ? Troublé par le divin,
Halluciné par la substance,
Renierai-je mon existence
Comme une forme vide, un songe amer et vain ?

M'élèverai-je avec mon maître
Au ciel irrespirable où le sage est heureux ?
Aurai-je le courage affreux
De m'anéantir devant l'Être ?

* * *

Non : la sérénité du sage fait horreur
A mon âme toujours meurtrie et douloureuse.
Las de me retourner sur ma couche fiévreuse,
Je n'invoquerai plus l'erreur contre l'erreur.

Vous n'avez rien prouvé, chercheurs sans patience.
De quel droit parlez-vous? quel respect vous est dû ?
« Le monde interrogé ne m'a rien répondu
Sur l'âme ni sur Dieu, » dit l'austère science.

Parlez : qui d'entre vous pétrira de ses mains
Un pain qui me soutienne et qui me rassasie ?
Abstraits sans vérité, vagues sans poésie,
Vous repaissez de vent les pauvres cœurs humains.

Vous vous glorifiez de lire au fond des choses ;
Mais je vous connais tous : tous, vous m'avez menti.
Mon impuissant effort m'a presque anéanti.
Que sur Dieu, maintenant, mes lèvres restent closes !

Nier ou blasphémer me serait odieux ;
Préférons le silence, âme désespérée.
Ce cruel univers reste une œuvre sacrée,
Dont le mystère est plus sublime que tes dieux.

Puissions-nous renoncer aux chimères lointaines !
Vois : le monde immortel rayonne de beauté.
Vois : notre patiente et forte humanité
Chaque jour le resserre en des lois plus certaines.

Te faut-il donc un Dieu, quand surgit devant toi
Le Bien qui nous éclaire et qui nous transfigure ?
Serait-ce uniquement pour une idée obscure
Que tu peux dépenser les trésors de ta foi ?...

Soit. Qu'une morne paix sur moi s'appesantisse !
Je ne murmure plus : « Ayez pitié, Seigneur... »
Mais qui m'abreuvera, si j'ai soif de bonheur ?
Qui me rassasiera, si j'ai faim de justice ?

LE DIVIN

LE DIVIN

I

Épuisé par l'effort, ivre de lassitude,
Je n'interroge plus mon ingrate raison.
Dieu n'a pas visité cette obscure prison ;
Tout est morne ; mon âme est une solitude.

Quiconque a servi Dieu, son culte fut le mien ;
J'ai vu frémir la lettre et palpiter l'idole ;
J'ai soulevé le voile éclatant du symbole ;
Et que puis-je affirmer d'un cœur sincère ? Rien.

Mais l'Être, inaccessible à l'esprit qui raisonne,
Respire, je le sais, dans le monde immortel ;
Et chacun doit fleurir son cœur comme un autel,
Car le souffle sacré ne dédaigne personne.

D'où me vient cette soif d'un bonheur infini ?
Vers l'Absolu mon âme en vain s'est élancée ;
Mais, si Dieu me repousse et confond ma pensée,
J'ai le cœur plein d'amour, et l'amour est béni.

N'est-il pas une chose idéale entre toutes
Que je puisse comprendre et posséder enfin ?
Las de crier vers Dieu, je cherche le divin ;
Puisse une grande joie anéantir mes doutes !

Lève-toi, merveilleuse étoile du matin !
Qu'une félicité vivante me pénètre ;
Et mon esprit, fuyant ce qu'il ne peut connaître,
Oubliera l'Absolu glacial et lointain...

II

C'est toi qui sauveras ta faible créature,
Mère immortelle ! Il faut t'aimer comme autrefois.
Je veux boire le frais silence de tes bois
Et me réfugier en ton cœur, ô Nature.

Fais-moi connaître encor l'étreinte de tes bras.
Je suis toujours l'enfant sauvage et solitaire
Qui couvrait de baisers la face de la terre,
Et mon âme, c'est toi qui la posséderas.

En toi seule respire une grâce divine.
Tout mon bonheur sera désormais de t'aimer ;
Je veux en toi, vivant et libre, m'abîmer,
Nature qu'à travers tes voiles je devine !

Mon esprit, impuissant à pénétrer ta loi,
Ose te revêtir d'une vague figure...
Ah ! tant que doit durer ma conscience obscure,
Puissé-je m'enivrer uniquement de toi !

Tout s'efface devant tes splendeurs éternelles.
La pensée est stérile et le travail est vain.
Avant de m'absorber dans ton être divin,
Sois l'éblouissement de mes faibles prunelles !

J'étends les mains ; je suis pareil à l'étranger
Qui chancelle éperdu dans les parfums du temple...
Oh ! viens, que face à face enfin je te contemple,
Et mon cœur sans désir ne pourra plus changer.

III

J'ai vu ton corps paré d'une robe de fête.
J'étais à toi, Nature ; et pourtant j'ai voulu
Te le donner encor, ce cœur irrésolu.
Tu t'es montrée à moi dans ta beauté parfaite.

Il fallait à mon âme un ciel plus radieux,
Un pur soleil qui fût comme ton cœur visible,
Une terre féerique, épuisant le possible,
Un air chargé d'ivresse et tout peuplé de dieux.

Laissant derrière moi la Méditerranée,
Plus loin que la Mer rouge au ciel lourd et terni,
J'ai fui, plein d'espérance, altéré d'infini,
Par les beaux sentiers bleus d'une mer fortunée.

Avec des chants confus et de faibles sanglots
Les vagues palpitaient comme l'eau d'une coupe ;
Et le soir je voyais, seul, assis à la poupe,
Le soleil fatigué descendre vers les flots.

L'orbe resplendissant plongeait dans l'eau pourprée ;
La mer se couronnait de nuages de feu ;
Tout se transfigurait comme au souffle d'un dieu,
Et tu priais, mon âme, à cette heure sacrée...

Lorsque sur le soleil majestueux et las
La porte d'or du riche Occident s'était close,
Tel qu'un hortensia fleurissait le ciel rose,
Nuancé de vert pâle et teinté de lilas.

Puis, ainsi qu'une mer paisible qui déferle,
En silence, le long d'un rivage enchanté,
S'épanchait dans la nuit un grand flot de clarté
Qui baignait l'Orient d'une couleur de perle.

Alors, dans son mystère et sa grâce, émergeant
D'une brume laiteuse apparaissait la Lune
Avec ses yeux noyés et sa langueur de brune,
Et sur l'eau scintillait son éventail d'argent.

Soirs trop doux, où l'absence était sans amertume,
Où, dans ma solitude heureuse, j'aspirais
A l'avant du navire un souffle pur et frais,
En regardant les blocs de mer jaspés d'écume !

Aux heures où la nuit fait éclore à foison
Les fruits dorés du ciel et les fleurs sidérales,
J'ai vu, parmi l'essaim des étoiles australes,
La Croix du Sud monter, splendide, à l'horizon !

Et, de nouveau, l'aurore incendiait les nues;
Puis, tout le jour, le cercle éblouissant des flots,
L'espace, le grand vent, parfois de verts îlots,
Et, le soir, un bouquet d'étoiles inconnues...

O divine lumière, ô pureté du jour,
Bleu lapis-lazuli de cette mer tranquille,
O rivages de l'Inde entrevue, ô chère île,
Je vous ai salués avec des pleurs d'amour !

Terre de mon désir, Ceylan, comme une proie
Je t'épiais avant l'aurore; peu à peu
Tu sortis du brouillard ainsi qu'un lotus bleu,
Et je te vis grandir, ô terre de ma joie.

Il ne m'a pas trompé, l'irrésistible élan
Qui m'entraînait vers toi loin des plages natales,
Perle unique, parfum des mers orientales,
O paradis de fleurs et de palmes, Ceylan !

J'ai savouré ta joie et ta vierge innocence.
J'errais, heureux, parmi les sveltes cocotiers,
Et l'odeur du champac embaumait tes sentiers,
Ile toute suave en ta magnificence!

O fleurs de l'hibiscus, larges amaryllis,
Flamboyants tout fleuris de flammes écarlates,
Grappes d'or, thyrses blancs, clochettes délicates,
Fleurs sans nombre, moisson de jasmins et de lis !...

Les nobles bananiers ployaient sous leurs régimes ;
Les mangues mûrissaient... Et les bois pleins de fruits
M'ont bercé de leurs doux et mystérieux bruits ;
Mes songes vous peuplaient, solitudes sublimes.

Parmi les gracieux et flexibles palmiers
S'élançaient devant moi d'orgueilleuses fougères,
Beaux arbres couronnés de dentelles légères
Et dont le moindre souffle agite les cimiers.

Et j'ai vu se dresser des géants immobiles :
Leurs racines, au pied d'un tronc vertigineux,
Telles que des serpents formaient d'étranges nœuds
Ou rampaient sur le sol comme des crocodiles.

Paix profonde, silence entrecoupé de voix...
Dans l'air tourbillonnaient de fines plumes blanches ;
De lestes écureuils sautaient parmi les branches ;
Les perroquets joyeux sifflaient au fond des bois.

Je voyais, à travers les lianes fleuries,
Miroiter la rivière aux exquises fraîcheurs ;
Colibris d'émeraude et bleus martins-pêcheurs,
Vous avez traversé mes longues rêveries...

L'homme ne m'a rien pris de mes félicités.
Dans les chemins perdus, loin des bruits de la ville,
Je les aimais, les fils indolents de cette île,
Pour leur grâce animale et leurs yeux veloutés.

Le soir, avec lenteur, ils regagnaient leurs cases
Dans de longs chariots traînés par des zébus ;
Je me sentais pareil aux rêveuses tribus,
L'esprit flottant, les yeux illuminés d'extases.

Le crépuscule était rapide, mais si doux...
Puis la ruche du ciel étincelait d'abeilles ;
Et tu me pénétrais, Nature qui sommeilles
Dans les regards profonds et tendres des Indous.

Les arbres s'étoilaient de blanches lucioles,
Dans les grêles bambous sifflait le vent de mer...
L'amour noyait mon âme et n'avait rien d'amer ;
Sur mes lèvres erraient de confuses paroles.

Ah! rien ne fixera mon cœur irrésolu,
Si j'oublie un seul jour ces divines soirées !
Rien ne rafraîchira mes lèvres altérées,
Si j'emporte avec moi ma soif de l'Absolu !

Ici j'ai célébré mes noces magnifiques ;
Le cœur de la Nature a battu sur mon cœur ;
Tous les êtres, formant un mélodieux chœur,
Ici nous ont liés par des chaînes magiques.

Et c'est pourquoi, chère île, à l'heure des adieux,
Je me tourne vers toi sans tristesse dans l'âme ;
Je te vois resplendir au couchant qui t'enflamme,
Et, telle, tu vivras à jamais dans mes yeux !

Je t'enveloppe encor de mes regards avides...
Je m'éloigne de toi sous les cieux embrasés
En te jetant l'adieu de mes derniers baisers,
Ceylan, fleur de lumière au cœur des flots splendides !

IV

C'est le printemps de France, et tout a reverdi,
Tout chante ; bien des fleurs que j'aime sont écloses ;
Les marronniers, déjà couverts de thyrses roses,
Ombragent puissamment mon repos de midi.

Mais quel doux lit de fleurs, quelle ombreuse retraite
Te donneront enfin cette paix que tu veux ?
Vois : l'accomplissement du plus cher de tes vœux
Emplit ton âme d'une amertume secrète...

Sublime enthousiasme, as-tu sitôt faibli ?
Mon lâche cœur rêvait des amours surhumaines,
Et sa félicité s'use en quelques semaines ;
Mes souvenirs ne sont qu'une espèce d'oubli.

J'entends encor les flots chanter sur ton rivage,
O terre où le désir inquiet m'entraîna,
Et toi, vivace fleur des jungles, lan'tana,
Tu me poursuis toujours de ton parfum sauvage.

Mais il n'est plus pour moi d'embrassement divin,
Plus d'immortel baiser. Je vois ma petitesse ;
Je m'éveille, accablé d'une lourde tristesse,
Après avoir dormi dans les vapeurs du vin.

Ah ! réveille-toi, fuis cette âpre solitude !
Possède un cœur de femme, un cœur comme le tien,
Si tu veux que l'amour soit ton souverain bien,
Ton infini, ton ciel et ta béatitude.

Un idéal amour, qui n'ait rien de charnel ;
Des aveux murmurés, l'échange d'un sourire ;
Une intime union des âmes sans la dire,
Un amour si profond qu'il en soit éternel.

Oui, Dieu s'éveillerait au fond de ces deux âmes ;
Et, libres à jamais dans l'empire étoilé,
Deux êtres, ne formant qu'un Ange immaculé,
Se mêleraient sans fin comme deux chastes flammes !

Il ne peut pas mentir, cet instinct de bonheur
A qui ta vie entière est jetée en pâture.
Si tu franchis le cercle étroit de la Nature,
L'amour t'introduira dans la paix du Seigneur !

Tel, je songe. Et pourtant, faible cœur, tu tressailles
Lorsque tu te souviens des soirs silencieux
Où, prenant à témoin la majesté des cieux,
Tu te glorifiais de hautes fiançailles...

Des parfums de là-bas, d'aveuglantes couleurs
Assiègent ma mémoire et troublent ma cervelle,
Tandis que naît en moi ma chimère nouvelle
Sous le feuillage épais des marronniers en fleurs.

VERS L'AMOUR

VERS L'AMOUR

Viola, ton sourire et tes yeux caressants
Où le ciel curieux et ravi se reflète;
Ton sourire et tes yeux, ma fraîche violette,
Chantent l'inaltérable amour que je pressens.

O toi que j'entrevis à peine, ton sourire
Me parle de tendresse et d'immortalité ;
Je vais t'aimer, je t'aime, et me voici hanté
Par tes yeux où le ciel émerveillé se mire.

J'évoque en ce moment tes cheveux blonds et fins,
Tes yeux, ta joue en fleur que je n'ai point baisée,
Ton sourire ; et, couché dans l'herbe et la rosée,
J'abandonne mon âme à des songes divins.

II

Le bleu tendre du ciel m'envahit et me noie.
J'aspire lentement la fraîche odeur des prés ;
Le jour grandit; là-bas, sur les champs diaprés,
Un vol de papillons tournoie.

Le peuplier frémit près du svelte bouleau.
Voici que le soleil jette sur la rivière
Un filet magnifique aux mailles de lumière,
Qu'on voit étinceler dans l'eau.

Elle fuit en chantant, l'onde bleue et dorée...
Est-ce mon chaste amour qui me trouble le cœur?
Est-ce de vie éparse et d'heureuse langueur
Que j'ai toute l'âme enivrée?

Je vois briller, au bout des brins d'herbe tremblants,
Le bronze étoilé d'or des brusques cicindèles,
Et tournoyer dans l'air, avec un frisson d'ailes,
La neige des papillons blancs.

Nulle pensée en moi; plus qu'un songe extatique...
Merles et loriots sifflent à pleine voix;
La caille au chant lointain du rossignol des bois
Mêle son courcaillet rustique.

Un tourbillon d'amour emporte sous mes yeux
Des couples frissonnants de libellules frêles.
Les fleurettes d'argent qui s'admirent entre elles
Ont leur petit cœur tout joyeux.

Mon âme par de bleus chemins s'en est allée...
Suis-je un nuage? un souffle? une vague chanson?
Sur le trèfle incarnat, sur la haute moisson
Plane ma rêverie ailée.

Les beaux papillons blancs m'effleurent dans leur vol;
Mon cœur contre la terre amoureuse tressaille;
Et j'entends se mêler le doux chant de la caille
Aux trilles d'or du rossignol.

III

Sauvage Enfant, dont l'arc redoutable flamboie,
Toi dont les flèches d'or vont percer les oiseaux,
Tu triomphes, ton souffle est entré dans mes os,
Et tu ris de l'extase où mon âme se noie!

Mais, bien que le beau ciel palpite dans sa joie,
Bien que le vent se pâme en frôlant les roseaux,
Je te fuirai, seigneur de la terre et des eaux,
Cruel Enfant, à qui les mondes sont en proie!

Parle aux bêtes des champs, des forêts et des mers ;
Mais que l'âpre désir et les songes amers
Ne viennent point troubler un cœur qui te renie.

Je ne convoite plus tes voluptés d'un jour.
Pour étancher ma soif de tendresse infinie,
Je veux l'Amour et non l'image de l'Amour.

IV

Lorsque sans haleine et sans voix
Midi plane, ennemi des plus divins mensonges,
J'aime, pour y mener le troupeau de mes songes,
Le vert crépuscule des bois.

Des grappes de fleurs violettes
Chuchotent : « Près de nous, ami, viens reposer. »
L'air me caresse avec la douceur d'un baiser ;
Ah ! taisez-vous, chères fauvettes !

Dans le royaume du sommeil
J'entre au bourdonnement d'une abeille qui rôde ;
Mais je vois, à travers les feuilles d'émeraude,
Filtrer des rayons de soleil.

Guidé par de beaux yeux candides,
Dans ma barque féerique aux agrès d'argent fin
Vers l'Amour je voudrais faire voile sans fin
Sur des rêves bleus et splendides.

Vers l'Amour, dont le souffle frais
Berce des champs de fleurs dans une île enchantée,
Et qui, pour apaiser mon âme tourmentée,
M'ouvrira de saintes forêts.

N'est-ce pas que, loin de la terre,
O Viola, guéris des brûlantes langueurs,
Nous irons caresser les songes de nos cœurs
Dans l'île heureuse du mystère?

Dans le libre ciel des Esprits,
Quand nous aurons vaincu la nature charnelle,
Ne goûterons-nous pas une paix éternelle ?
Rêveusement tu me souris.

Le rouge-gorge et la fauvette
A travers mon sommeil m'appelleraient en vain;
J'écoute dans tes yeux chanter l'Amour divin,
O merveilleuse Violette !

J'ai tant de joie à te bénir
Que jusqu'au soir, aimé de la plaine embrasée,
Je veux, comme une fleur où tremble la rosée,
Respirer ton frais souvenir.

V

Mais pourquoi, malgré tout, mon âme est-elle triste?
Quand j'espère un amour délivré de la chair,
D'où vient que ma raison secrètement résiste
Et fait de ce doux rêve un plaisir presque amer?

Cette extase du cœur, sans souillure ni blâme,
L'avenir lumineux qui déjà me sourit,
Le choix libre et sacré d'une âme par une âme,
Ah! tout cela n'est-il qu'un songe de l'esprit?

J'exècre dans l'amour les brutales ivresses ;
Mais qui m'emportera vers de chastes sommets?
Est-il de saints baisers, de divines caresses.
Une étreinte sublime et qui dure à jamais?

Ce matin, respirant la vie universelle,
J'ai senti mon cœur battre et bouillonner mon sang;
Suis-je pur de désir, lorsque j'évoque celle
Dont je voudrais baiser le voile frémissant?

O mon cœur, est-ce toi tout seul qui t'abandonnes
Quand je contemple, avec des yeux troubles et fous,
La vierge radieuse et pareille aux madones,
Celle dont les cheveux ont un parfum si doux?

VI

Pauvres couples saignants que l'âpre Amour attelle,
Quand, les yeux égarés et les lèvres en feu,
Vous croyez librement fuir vers le pays bleu,
La Nature aux yeux morts vous chasse devant elle.

Votre gorge halète et votre chair pantèle,
Sitôt qu'elle vous livre à l'implacable dieu ;
Mais elle n'a souci que d'accomplir son vœu
Et de rendre par vous une race immortelle.

Amants qu'elle a poussés dans ses rudes chemins,
Vous vous cherchez des yeux, des lèvres et des mains ;
L'âme reste pour l'âme un douloureux mystère.

Un jour vous êtes las de servir de jouet
A Celle qui poursuit un rêve solitaire,
Et vous vous séparez en hurlant sous le fouet.

VII

Sauvez-moi de l'amour, taillis où je m'enfonce,
Églantiers épineux qui déchirez mes doigts,
Baisers sauvages de la ronce,
Insectes altérés et cruels de mes bois !

Plus de vains rêves, plus de saintes fiançailles !
Je me suis trop créé de stériles douleurs ;
Dans les ténèbres des broussailles
J'oublierai l'île vierge et ses plaines de fleurs.

Ah ! comment croire encore au songe magnifique ?
Car le brutal Enfant vient de me ressaisir,
Et la vision séraphique
S'évanouit au souffle ardent de mon désir.

N'espère pas tromper la puissante Nature.
Si tu nourris en toi le plus timide amour,
Tu seras bientôt sa pâture ;
Si le cœur a frémi, la chair aura son tour.

Dans les buissons aigus je me fraie un passage...
Arbustes emmêlés qu'ignore le soleil,
Frappez-moi, cinglez mon visage,
Et faites ruisseler à flots mon sang vermeil !

VIII

Vers l'horizon, parmi des nuages d'encens,
Dans sa robe écarlate aux plis lourds et puissants,
Le radieux Soleil, mitré comme un roi mage,
A quelque Enfant divin va porter son hommage.
Tout est paisible. Il flotte une poussière d'or.
L'alouette, qu'emporte un fulgurant essor,
Comme une flèche vers le bleu zénith s'élance,
Et ses trilles aigus déchirent le silence.
Une large lumière enveloppe les cieux ;
Mais, pressentant le doux crépuscule, mes yeux
Une dernière fois s'enivrent de la terre.
J'aspire à pleins poumons son parfum salutaire.
Des faucheurs fatigués reviennent lentement,
Et sur leurs faux reluit le rouge firmament.
A cette heure de gloire et de magnificence,
O mon âme, sens-tu renaître ta puissance ?

Vois : le calme soleil a fécondé le sol.
La nuit rêve et s'oublie au chant du rossignol ;
Elle a donné pourtant à la terre épuisée,
Chaque soir, le repos et la fraîche rosée.
Aussi, comme elle est drue et haute, la moisson !
Seras-tu digne, un jour, d'entonner sa chanson ?
La Nature au travail de l'homme s'est unie
Pour une œuvre de paix, de force et d'harmonie.
Que l'air libre des champs retrempe ta vigueur !
Méprise une stérile et coupable langueur.
Aime, puisque l'amour te brûle et te pénètre ;
Mais ne te laisse pas absorber par un être.
Adore la Beauté, dont les flots éclatants
Baigneront l'univers jusqu'à la fin des temps.
Elle rayonne en tout : dans l'inerte matière
Que de puissantes lois embrassent tout entière ;
Dans la vie, émergeant du rêve et de la nuit,
Qui cherche la lumière et qui s'épanouit
En une floraison d'innombrables espèces.
Quand tu déborderas de mystiques tendresses,
Pense à l'Humanité qui souffre et qui grandit.
L'un rit de sa démence et l'autre la maudit

Quand, par des visions splendides enivrée,
Elle croit entrevoir une terre sacrée...
Mon cœur, il faut l'aimer, croire en elle, bénir
Son passé douloureux et son noble avenir.
Aime la vie : espère en le salut du monde!
Alors, bien que céleste et divinement blonde,
Celle qui te hanta dans ce long jour d'été
Ne te troublera plus par sa pure beauté.
Quand tu seras ému par tout ce qui respire,
Tu pourras contempler son virginal sourire
Où brille comme dans un miroir précieux
La Grâce unique, éparse en d'innombrables cieux;
Et, libre du désir, tu n'aimeras en elle
Que la sainte jeunesse et la joie éternelle.

IX

Dans les arbres s'est tû l'étincelant ramage
Des oiseaux qui faisaient au jour leurs longs adieux.
Mon âme, évoquerai-je enfin la chère image ?

Les astres vont former un chœur mélodieux.
La paix descend du ciel ; l'atmosphère embaumée
Révèle, en cette nuit, la présence des dieux.

Voici que tu parais, souriante et charmée ;
Tu baignes l'Occident pâle et bleu de satin,
Blanche étoile du soir, ô Vénus bien-aimée.

Toi qui seras aussi l'étoile du matin,
O mère de l'amour, Beauté resplendissante,
Accepte sans mépris mon hommage lointain.

Tandis qu'avec lenteur je suis la verte sente
Qui va vers la colline où murmurent les pins,
Fais briller devant moi l'image de l'absente.

Mais ne me livre plus, déesse, aux songes vains;
Laisse-moi m'élever, loin de tout ce qui se passe,
Vers ta riche demeure et tes bosquets divins.

Prête un accent plus clair à ma voix sourde et lasse;
Vénus, accorde-moi que, pour être écouté,
Mon hymne ait la puissance et ne soit point sans grâce.

Permets que le désir, patiemment dompté,
Se transforme en profonde et virile tendresse;
Fais que l'amour en moi devienne la bonté.

Et souffre, en cette nuit dont le silence oppresse,
Que, sans être hanté par le remords cruel,
Je redise le nom, doux comme une caresse,

De ma rieuse amie aux yeux couleur de ciel.

L'HOMME-DIEU

L'HOMME-DIEU (1)

I

L'heure a sonné pour moi, l'heure qui me délivre
De mille visions troublantes que j'aimais.
Heure sereine et grave : il faut, après ce livre,
Parler virilement ou me taire à jamais.

J'ai trente ans. Je suis las, mais plein de vie encore.
Mon cœur tumultueux lentement s'est calmé.
Fuyant la passion aveugle qui dévore,
J'ai trouvé mon repos lorsque j'ai mieux aimé.

Je ne regrette pas la merveilleuse enfance,
L'ancien goût de la vie et l'extase des yeux,
Lorsque tout m'était joie, et que nulle défense
Ne me fermait la porte éclatante des Cieux.

(1) Voir la note relative à ce poème, après l'Épilogue.

Je ne regrette pas la divine jeunesse,
Malgré ses grands espoirs et ses désirs sans frein,
S'il peut m'être accordé qu'enfin je me connaisse,
Si j'ai le cœur en paix, l'esprit libre et serein.

Je ne cherche plus Dieu dans la nuit où nous sommes.
Pourtant, j'ai conservé le plus pur de ma foi :
J'espère en l'avenir, et c'est l'amour des hommes
Qui me prendra ma vie et le meilleur de moi.

Oui, mon cœur eût battu, jadis, pour une étoile ;
Je préférais la lande aux plus riches moissons ;
J'aimais la mer sauvage, âpre, sans une voile ;
Je célébrais la Terre en de vagues chansons.

L'amour, plus d'une fois, m'a consumé de fièvres ;
Et, cherchant mon bonheur, hors de moi n'aimant rien,
Poète sans fierté, j'ai profané mes lèvres
Qui n'auraient jamais dû s'ouvrir que pour le bien.

Mais soit. Si maintenant la nature m'enivre,
Je glorifie aussi le travail. Chaque jour,
L'homme doit féconder le sol qui le fait vivre ;
Et c'est pourquoi la Terre a mon profond amour.

Si je me réjouis que la grâce fleurisse,
De beaux yeux n'auront plus mon âme, fussent-ils
Ceux d'une virginale et sainte Béatrice ;
Je suis las du mystère et des songes subtils.

Oh ! puissé-je trouver de limpides paroles !
Je me tairai longtemps, trop heureux si j'écris
Un livre simple et vrai, sans rêves ni symboles.
Et qui soit accessible aux plus humbles esprits.

Je n'épargnerai pas mon cœur. Je ne souhaite
Que d'avoir jusqu'au bout la force et la santé.
Mais toi, donne la vie à l'hymne du poète :
Sois mon âme à jamais, puissante Humanité.

II

Lorsque, dans mon ardente et vaste rêverie,
Le genre humain comme un seul être m'apparaît,
Je crois voir devant moi le doux Fils de Marie,
Le Fils de l'Homme, aux yeux plein d'amour, et qui prie,
Peut-être tourmenté par un doute secret.

Certes, l'humanité finit d'être chrétienne.
Elle a besoin, ô Christ, qu'une mâle vertu
En des sentiers hardis la guide et la soutienne;
Il lui faut une loi plus ferme que la tienne;
En ces temps d'âpre lutte, à quoi servirais-tu?

Il ne nous suffit plus d'aimer et de nous taire.
Les Hellènes vivaient sous leur ciel radieux
Sans se réfugier dans la paix du mystère;
Et, libres, ils savaient, tout en aimant la terre,
Mourir pour la cité, la patrie et les dieux.

Vivre à genoux dans l'ombre et la fraîcheur du temple,
C'est aimer la justice avec peu de ferveur.
Voici longtemps que l'âme humaine te contemple,
Christ, et nous sommes las de prendre pour exemple
Madeleine rêveuse aux pieds de son Sauveur.

Mais qui peut oublier ta charité sublime?
Quand tu rendis l'esprit, quand tout fut consommé,
Tu devins, ô Jésus, l'idéale Victime.
Devant toi brûle encore un encens légitime;
Nul n'aima comme toi; nul ne fut tant aimé.

Il s'était rencontré, dans de glorieux âges,
D'aussi nobles esprits, des cœurs presque aussi grands;
Mais la foule, qui fuit les austères visages,
Ne les connaissait point; il parlaient pour les sages,
Et non pour les petits, les faibles, les souffrants.

Toi, tu promis le Ciel. Dans ta pitié profonde,
Tu fis enfin fléchir l'antique et dure loi.
Tu marchas au supplice et ta mort fut féconde.
Tes bras sanglants s'ouvraient pour embrasser le monde:
Toute l'humanité fut incarnée en toi.

Avant qu'on te fît Dieu, tu fus pour Simon-Pierre
Le Messie attendu, le Prince de la paix.
D'autres virent en toi la Parole première,
Le Verbe né de Dieu, l'éternelle Lumière
Descendue en la nuit de nos songes épais.

La tendresse du monde acheva ta victoire :
Tu fus Dieu même, égal du Père et de l'Esprit.
Depuis lors, tu siégeas sur un trône de gloire
En restant parmi nous l'hostie expiatoire ;
Et tous furent le corps saignant de Jésus-Christ.

Mais nous, rajeunissons les symboles antiques !
L'humanité, voilà ce Verbe auguste et cher.
Oui, qu'elle soit la vigne et le froment mystiques !
Et pour elle entonnons de suprêmes cantiques,
Nous, ses membres vivants et sa visible chair.

Judas trahit mon Christ, et Pierre le renie ;
Mais lui, calme, il attend son heure. Il doit entrer
Dans la maison de Dieu, dans la joie infinie ;
Il doit, après sa lente et cruelle agonie,
Échapper au sépulcre et se transfigurer.

Je sais bien que je rêve. Ah ! pauvre race humaine !
Sa lourde servitude engendre un doute amer.
Nul ne saurait prédire où le destin l'entraîne ;
Mais j'espère qu'un jour elle rompra sa chaîne
Aux acclamations du ciel et de la mer !

Que tu crieras vers nous, bon soleil qui nous aimes,
En baignant nos moissons d'un fleuve de clarté ;
Que l'air n'entendra plus de stériles blasphèmes ;
Que les êtres, joyeux, au plus profond d'eux-mêmes
Sentiront tressaillir le Christ ressuscité !

La guerre s'éteindra, si le jour qui m'enivre
Se lève et resplendit ailleurs que sous mon front ;
Et, si le merveilleux avenir nous délivre,
Sans s'arracher le pain de la bouche pour vivre,
D'un cœur tendre et viril les hommes s'aimeront.

III

Tels, brillent dans mes yeux que le rêve sature
Un siècle de justice et la race future.
Mais, parce qu'au delà de mon heure emporté
Je contemple ardemment la grande Humanité,
Toi, France, ne crois pas que mon âme avilie
Pour cette vision resplendissante oublie
Son devoir le plus saint et son plus juste orgueil.
Si je n'exhale point, quand tu vis dans le deuil,
Mon douloureux amour pour la France meurtrie,
C'est par une pudeur digne de toi, Patrie !
Terre des paysans laborieux et durs,
Si robuste, aux cheveux de fleurs et d'épis mûrs,
Je sens bien circuler en moi ta forte sève.
Non, je n'oublierai pas pour le plus vaste rêve
Celle à qui je dois tout, celle qui me nourrit
De son lait généreux et de son noble esprit.

Ma pensée est à toi : comment te nierait-elle,
Puisqu'elle n'est plus rien sans ta langue immortelle ?
Si j'ai voulu servir les hommes, c'est par toi.
Seule, tu m'as donné mon invincible foi.
Comme tous tes enfants, Mère à jamais bénie,
J'ai ma part de ton cœur, ma part de ton génie.
Ne t'es-tu pas dressée, ardente, pour le Droit?
N'as-tu pas élargi le monde trop étroit
Et pétri l'avenir dans tes mains souveraines ?
Les siècles béniront tes victoires sereines.
C'est pour l'avènement d'une éternelle paix
Que, dans ta majesté terrible, tu frappais
Les peuples répandus sur ton fier territoire.
Cet âge fut sanglant ; tu payas ta victoire.
O moisson de héros et de purs citoyens !
Par leur vie et leur mort les plus justes des tiens
Te firent grande, ô toi que la gloire illumine,
Comme la Grèce antique au jour de Salamine.
Certes, nous poursuivrons notre œuvre ; mais tes fils
Ne sont pas dédaigneux des vertus de jadis.
Ils s'agenouilleront sous ton joug salutaire ;
Pour eux tu resteras sacrée, ô noble Terre.

Si ta puissante voix nous appelle demain,
Ce n'est pas le mystique amour du genre humain
Qui fera défaillir nos cœurs dans nos poitrines.
Elle parle plus haut que toutes les doctrines.
Vienne l'heure suprême : et nous nous lèverons,
Patrie, au sombre chant de tes mille clairons...

IV

Tous, quand luira le jour d'une paix fraternelle,
Ne seront plus qu'une âme en d'innombrables corps
Et le son de lointains et sublimes accords
Fera frémir aux cieux l'Harmonie éternelle.

Tout travail sera noble ; et c'est par la beauté
Que le juste et le vrai pénétreront les âmes....
Ah ! ne peux-tu, désir violent qui m'enflammes,
Peindre en mots lumineux l'idéale Cité ?

Mais qu'importe ? à quoi bon dire avec les prophètes
Qu'un fleuve de vin doux ruissellera des monts?
Trop heureux si d'un mâle amour nous nous aimons
Et si nous pouvons vivre en paix avec les bêtes.

Alors, s'il est un Dieu hors du monde et de nous,
Quelle extase pour l'âme ! Il n'aura point d'athée ;
L'ineffable splendeur sera manifestée ;
Un hymne montera des peuples à genoux.

Certes, s'il ne veut point que la prière meure,
Dieu s'écriera : « Béni soit l'hymne que j'entends ! »
Et le Dieu qui devient dans l'infini du temps
Marchera, plein d'amour, vers le Dieu qui demeure.

S'il n'en est pas ainsi, les hommes auront foi
Dans l'avenir d'un monde où la justice est née,
Sachant que tout conspire, et que leur destinée
Se déroule suivant une divine loi.

Le bonheur des vivants et l'amour qui les mène,
N'est-ce pas encor Dieu ? Chaque jour plus réel,
Ce Dieu resplendira dans la beauté du ciel,
Mais d'un éclat moins pur que dans la face humaine.

Peut-être que la Mort perdra son aiguillon
Et que dans une chair sans fin renouvelée
L'âme palpitera comme une chose ailée,
Oui, comme un radieux et libre papillon.

Ou bien l'auguste Mort sera sans agonie ;
Chacun, d'un ferme cœur, verra venir son tour,
Content d'avoir été, dans ces siècles d'amour,
Un frémissant anneau de la chaîne infinie.

Votre félicité ne me rend point jaloux,
Hommes puissants et bons des époques futures.
Mais nous aurons subi, nous, de longues tortures :
Quand vous serez heureux, frères, pensez à nous.

Ah ! Terre, souviens-toi, Terre transfigurée !
Et songe avec tristesse, avec fierté pourtant,
A ceux qui préparaient ton triomphe éclatant
Et qui doutaient parfois de leur œuvre sacrée.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Ainsi j'ai répandu mon âme devant toi
Dans un suprême élan de tendresse et de foi,
Être à jamais voilé, sans nom, fait de mystère !
Quand j'ai crié vers toi, ne pouvant plus me taire,
Je t'ai nommé Seigneur, Dieu juste, Dieu vivant,
Noms qui furent appris à mes lèvres d'enfant;
Mais je le savais bien, désir de tout mon être,
Que l'esprit se consume en vain sans te connaître,
Que tu ne peux tenir dans l'hymne du chrétien,
Et qu'entre tous ces noms pas un n'était le tien.

Aussi je t'ai rêvé sous des formes sans nombre.
Avec les peuples j'ai frissonné dans ton ombre ;
A tous j'ai demandé de sincères accents ;
Les siècles m'ont fourni les rites et l'encens.

J'ai fait de toi les dieux, une légion d'êtres,
Une puissance éparse en des milliers de maîtres.
A genoux, j'ai levé mes suppliantes mains
Vers Celui qui forma les faibles cœurs humains,
Dieu qui crée et détruit, roi jaloux d'un hommage,
Et dont nous sommes l'humble et fugitive image.
Avec une ferveur pieuse, j'ai chanté
Le Principe de tout, l'ineffable Unité,
D'où les mondes en foule, impatients de vivre,
Émanent sans troubler l'extase qui l'enivre.
J'ai béni l'Être unique aux multiples aspects
Qui s'arrache à lui-même, et qui, fuyant la paix,
Souillé par le honteux baiser de la matière,
S'incarne dans un homme ou dans la race entière.
Parfois Dieu révélait à mon cœur transporté
Sa justice infaillible et sa toute bonté ;
Puis je voyais en lui le ténébreux Abîme
Sans vie et sans pensée, indifférent au crime,
La Source d'où jaillit le fleuve des vivants.
Ou, songeant à l'amour, dont les pièges savants
Enveloppent si bien les âmes les plus sûres,
Moi-même bénissant mes cruelles blessures,

Je croyais découvrir ce que j'ai tant cherché.
« Vis sans remords, disais-je ; il n'est point de péché.
Celle qui vous créa n'est jamais assouvie
De bruit et de clarté, de tumulte et de vie.
Bien qu'elle vous dédaigne, et que ses calmes yeux
Contemplent loin de vous un but mystérieux,
Aime cette Nature aux ruses féminines
Qui triomphe de tout par les formes divines. »

J'ai vu s'évanouir ces rêves éclatants,
Suscités par l'esprit des races et des temps.
J'en souffre : leur départ m'attriste comme un blâme.
Tous eurent leur beauté; tous manquent à mon âme;
Et je me suis armé d'un courage cruel
Pour étouffer en moi l'espérance du ciel.
Ah ! peut-être que sous d'impénétrables voiles
Un juste Dieu respire au delà des étoiles,
Et que ces mêmes yeux, aveugles aujourd'hui,
Pendant l'éternité se repaîtront de lui !
Mais il faut renoncer à des efforts stériles.
Si je ne suis point fait pour les luttes viriles,
Je me sens soulever par de nobles élans ;
Et je marche, guéri de mes songes troublants.

Du moins il me fallait quelque puissante idée
Par qui mon âme fût longuement possédée,
Un magnifique amour, je ne sais quel bonheur
Pour exalter ma vie et me grandir le cœur.
Et, lorsque j'eus goûté sur la terre fleurie
Des heures de suave et tendre rêverie,
Puis caressé le songe éternellement beau
D'un mystique hyménée au delà du tombeau,
Je compris que le peuple inquiet de mes frères,
En proie aux sombres flots, battu des vents contraires,
Mais qu'un sublime espoir vient parfois ranimer,
Par-dessus toute chose est ce qu'il faut aimer.

Ne te lamente pas, homme des nouveaux âges,
Parce que dans les yeux des voyants et des sages
Les rêves du passé ne resplendiront plus.
N'épuisant point sa force en labeurs superflus,
L'esprit, plus sûrement, maîtrisera le monde.
Nous pouvons nous unir dans une foi profonde.
Avant que les trésors du temps nous soient ouverts,
Croyons que dans les flancs du robuste univers
Rien ne peut dessécher les germes de la vie.
Homme, que désormais ton âme glorifie

(Comme elle offrait jadis des hymnes au Seigneur)
Le droit qui ne meurt pas et l'éternel honneur.
Lorsque tu douteras, que l'amour te délivre!
Vis en tous et pour tous; et, si tu veux revivre,
Avec le genre humain pêle-mêle emporté,
Ne cherche qu'en lui seul ton immortalité.

Garde la précieuse étincelle en ton âme,
Cette humble liberté, maigre et chétive flamme
Qui vacille, et qu'il faut empêcher de mourir.
D'autres verront le bien paisiblement fleurir
Dans l'homme et sur la face heureuse de la terre;
Toi, cherche la bataille ardente et salutaire.

Heureux, quand l'avenir flotte encore incertain,
L'homme dont la vertu fait pencher le destin,
Celui qui, dédaigneux d'une force usurpée,
Dans le plateau du droit jette sa fière épée!
Heureux l'homme inspiré, le mâle citoyen
Dont la voix guiderait un peuple vers le bien,
Et qui, ne laissant point fléchir sa foi robuste,
Montrerait ce que peut la parole d'un juste!
Tel n'est pas ton destin, poète : mais du moins
Tu fais surgir, ainsi que d'austères témoins,

Les générations puissantes que tu nommes.
Par toi la vie humaine est en exemple aux hommes.
Tu nourris dans les cœurs le feu d'un noble amour.
Parfois, prophétisant l'aurore d'un grand jour,
Tu sais venger le droit par une âpre satire ;
Et ton âme s'exalte en rêvant au martyre...

Puissé-je m'approcher de ce haut idéal,
Moi qui dans ma jeunesse, insoucieux du mal,
Évitant la mêlée où l'effort est trop rude,
N'ai cherché que l'amour, l'ombre et la solitude.
Et je pourrai mourir. Que l'oubli soit vainqueur ;
Que le fruit de ma vie, oui, l'œuvre de mon cœur,
Si l'avenir le veut ainsi, s'anéantisse ;
Mais qu'il me soit donné de servir la Justice.

NOTE

NOTE

Comme je l'ai dit dans ma préface, je ne récrirais plus certains vers de l'*Homme-Dieu*, poème composé il y a près de dix ans, et il me serait impossible de les modifier sans en altérer gravement l'esprit ou sans les gâter tout à fait. Je les ai d'ailleurs écrits en parfaite sincérité; et, si je crois bon de déclarer qu'ils me semblent contenir une part d'erreur, je n'entends pas exprimer un repentir à leur sujet.

Je m'abstiendrais maintenant de toute critique contre l'Évangile, pris en ce qu'il a d'essentiel et sainement interprété. On a pu abuser de certaines paroles de Jésus, soit que l'on en méconnût l'esprit, soit que l'on s'attachât trop à la lettre. Ainsi « Rendez à César ce qui est à César », parole où il est permis de voir une distinction établie entre la société civile et les choses de Dieu, a pu servir d'excuse à un respect servile du fait accompli. « La meilleure part » laissée à Madeleine a paru justifier le mépris de l'action, au bénéfice de la seule vie contemplative. « Ne résistez pas au méchant » est récemment devenu, dans les hardies spéculations d'un penseur très noble, la base d'un système que je

crois profondément antisocial. Il me semble que bien des difficultés s'aplanissent lorsqu'on renonce à interpréter d'une façon trop littérale les paroles d'un livre où il est commandé de « haïr son père et sa mère » et de « laisser les morts enterrer leurs morts ».

Plusieurs pensent, il est vrai, que le commandement de « ne pas résister au méchant », bien qu'on puisse lui opposer d'autres paroles et même certains actes de Jésus, devait, dans sa pensée, être pris à la lettre. Cela me paraît fort douteux. Peut-être le précepte fut-il donné aux disciples comme applicable dans une Église naissante qui, longtemps isolée parmi une société hostile, devait agir sur elle par des voies très spéciales. Dans tous les cas, il est clair que ce commandement, pris à la lettre, exclut toute affirmation du Droit (droit des individus, des nations, de la société entière). C'est pourquoi je pense qu'il y aurait un grave péril à le suivre dans toute sa rigueur.

Si vraiment Jésus a pu le formuler comme une règle absolue, et non pas comme un simple correctif à la dureté juive, je penserais volontiers que ce fut parce qu'il croyait à la fin très prochaine du monde (1). Alors tout change de face. Si nous étions persuadés qu'un prodigieux cataclysme dût anéantir la race humaine avant un demi-siècle, il est vraisemblable que bien des questions aujourd'hui pendantes, auxquelles on a raison d'attacher une extrême importance, deviendraient choses d'intérêt minime.

(1) C'est l'opinion de M. Renouvier, récemment exposée dans *l'Année philosophique*.

Mais Jésus a-t-il cru à la fin prochaine du monde, suivie de sa réapparition sur les nuées? Les évangélistes l'affirment. D'autre part, certaines paraboles, comme celle du grain de sénevé, permettraient une induction très différente, plus conforme à l'idée que l'on peut se faire du Christ, si étonnamment supérieur à tous ceux qui l'entouraient, et le plus souvent si mal compris par eux. Il semble avoir eu, du moins à certaines heures, une prévision très juste de la lenteur avec laquelle sa doctrine se développerait à travers les siècles.

La question, comme on le voit, est difficile, et je ne prétends pas la résoudre. Mais, tout en avouant que le précepte : « Ne résistez pas au méchant, » pris à la lettre, me semble impraticable, j'affirme que nous pouvons et que nous devons, sans renoncer pour cela à organiser la société selon la justice, nous pénétrer aussi profondément que possible de cet esprit d'amour qui est l'âme de l'Évangile.

Les philosophes, les juristes, les hommes d'action qui, sur un fond d'étroites mais solides croyances, ont élevé la noble Cité antique auraient-ils jamais dit avec assez de force et de douceur : « Aimez-vous les uns les autres »? Peut-être fallait-il oublier le Droit pour apercevoir, dans toute sa profondeur, le grand Devoir créé par la fraternité humaine et pour formuler le principe de l'amour une fois pour toutes et sans restriction. L'œuvre de Jésus accomplie, c'est à nous d'accorder ensemble la Justice et l'Amour. Nous ne devons pas nous laisser prendre au piège de la simplicité, et, pour avoir l'esprit en repos, nous murer dans une formule magique, telle que : « Ne résistez pas au méchant. » Ni celle-ci ni

aucune autre ne saurait anéantir le mal sous ses formes innombrables. Ce n'est pas trop, pour le vaincre, de la raison comme de la bonté, et de la force unie à l'amour.

Donc, n'ayons pas une servile dévotion à la lettre de l'Évangile, mais gardons-nous de le repousser sous prétexte qu'il ne suffit pas à tout. Si l'amour, principe et fin de la vie sociale, est impuissant à en régler tous les rapports, si nulle société ne peut vivre sans un collectif et incessant effort vers la justice, est-ce un motif pour reprocher à une religion humaine dans le plus large sens, et qui ne fait pas acception d'époques, de races, de patries, l'impossibilité où elle est de satisfaire à toutes les nécessités particulières de telle société ?

Ma ferme conviction est que la parole du Christ fut très bienfaisante dans le passé, non seulement aux individus mais aux sociétés, et que, dans le présent ou dans l'avenir, elle sera loin d'être inutile à la formation d'un état de choses plus équitable. Je crois que l'on ne fondera pas une vraie et durable justice, si l'esprit de charité n'atténue tout d'abord la dureté de ceux qui jouissent et la haine chez ceux qui souffrent.

Telle est la déclaration que j'avais à faire. Je puis avouer aussi (en y attachant beaucoup moins d'importance, car c'est une simple question de forme) ce qu'il y a d'abrupt dans la thèse patriotique jetée au milieu de ce poème. Peut-être aurais-je dû prendre la question à un point de vue beaucoup plus général. J'eusse alors développé l'idée que les patries sont des groupements indispensables en l'état pré-

sent de la civilisation, et qu'il importe de les préserver, fût-ce par les armes, dans l'intérêt supérieur de l'humanité. J'ai présenté les choses tout autrement; mais l'idée, au fond, est la même. Si j'ai commis une faute d'art, je peux dire, pour mon excuse, que j'ai agi sous l'impulsion d'un sentiment irrésistible.

Bien que ce soit un grand devoir, selon mon jugement, de veiller au salut de la patrie, parce qu'elle est (à droite ou à gauche du Rhin) l'agent le plus énergique de la civilisation, je ne songe pas à nier combien peut être cruelle l'antinomie entre le devoir envers la patrie et le devoir envers l'humanité; mais je ne renonce pas à l'espoir que cette antinomie finira par être résolue de façon à ne compromettre aucun intérêt supérieur et à ne blesser aucun sentiment légitime. Quand? comment? après quelles épreuves? Cela est si difficile à pressentir, que je suis revenu à ma vision de paix fraternelle aussi brusquement que je l'avais quittée.

Je n'ai pas à apprécier les conclusions générales contenues dans l'*Homme-Dieu* et dans l'Épilogue du présent livre. Après dix ans de réflexion, je ne changerais rien, me semble-t-il, à ce qui peut en être formulé d'une façon précise. Mais le sentiment s'est modifié plus que la pensée. Il y a dans les derniers poèmes des *Symboles*, d'une part, un pénible effort pour reprendre l'équilibre de la raison après un abus de rêveries mystiques; d'autre part, une grande fatigue à la suite de vaines tentatives pour atteindre la vérité métaphysique. Contrarié par cet effort, appauvri par cette lassitude, le sentiment religieux m'est ensuite revenu plus

abondant et plus vivace. Ce sentiment, tel que je l'éprouve, est compatible avec bien des ignorances, avec bien des doutes, qui, selon toute vraisemblance, m'accompagneront jusqu'à la mort ; il demande pourtant à se préciser en des croyances que ma raison puisse accepter. Voici donc quel serait, avec toutes les lacunes qu'il comporte, le symbole de ma foi :

Je crois que, dans le mystère impénétrable qui nous enveloppe, quelque chose d'auguste est contenu. Je crois que l'univers, malgré ses cruelles imperfections, est une Œuvre divine, et la vie, si douloureuse qu'elle soit, une chose sacrée. Je crois qu'une voix impérieuse nous parle dans la conscience et nous prescrit notre devoir, sans que la variation des idées ou des mœurs infirme aucunement le fait essentiel qu'il y a une loi morale. Je crois que, pour obéir à cette loi, qui nous oblige sans nous contraindre, nous possédons, en dépit de nos plus misérables servitudes, un réel pouvoir de nous déterminer nous-mêmes, et, par suite, de préférer le bien universel à notre bien particulier. Je crois que, si nous en avons le ferme vouloir, nous pouvons, dans la mesure de nos forces, nous associer à l'Œuvre divine, qui, favorisée ou entravée par notre libre arbitre, se développe à travers le temps. Je crois que les fins dernières de l'homme et du monde échappent à nos prévisions, dépassent notre intelligence, mais qu'il nous est permis, si même ce n'est pas là un devoir, de les espérer conformes à un idéal sans cesse renouvelé, agrandi et purifié.

Pour incomplète qu'on la juge, une telle foi aide puissamment à vivre. Si elle ne détruit pas l'angoisse d'ignorer, du

moins elle la circonscrit et l'apaise. Il importe seulement, lorsque tant de choses restent douteuses, de ne pas nous épuiser en efforts pour étreindre ce qui nous dépasse, et de nous appliquer, au contraire, à pénétrer de plus en plus ce qui nous est accessible dans le divin.

S'il arrive à des hommes de bonne volonté, qui confessent toutes leurs ignorances, de trouver, du moins en partie, la solution de leurs doutes, je pense qu'ils la devront surtout à la pureté, à la noblesse, à l'intensité de leur vie intérieure. Peut-être une foi précise, rendant possible la communion d'âmes maintenant isolées, est-elle en germe dans certains esprits, sans qu'ils en aient conscience. Il en est, parmi ceux-là, qui appellent de leurs vœux un rajeunissement des anciennes croyances ou la formation de croyances nouvelles. D'autres n'entretiennent pas de telles espérances. Mais tous ceux dont je parle se regardent comme dépositaires d'un trésor sacré. Non moins que les fidèles de toutes les Églises, ils tiennent à ne point laisser perdre ou faiblir ce qu'il y eut de plus vital dans la foi des âges précédents : je veux dire la croyance à la suprême réalité du Bien, à la sainteté de la loi morale, au prix infini de l'âme humaine.



APPENDICE

LA ROSE D'OR

PRÉLUDE

Ainsi que la terre pâmée,
Ses cheveux fleuris dans le vent,
Vers le calme soleil levant
Exhale sa vie embaumée,

Ainsi vers toi j'élèverai,
Dans l'azur de ton ciel mystique,
Le parfum de ce pur cantique
Par ton âme seule inspiré.

Ta voix me pénètre, et c'est elle
Qui par ma bouche aura chanté
L'hymne pieux à ta beauté,
Visible Esprit, chair immortelle !

Je devinerai le secret
De ces magiques harmonies
Où, sous tes doigts, vibrent unies
La mer, mon âme et la forêt.

Dissipant les langueurs moroses,
Les rêves dont j'ai cru mourir,
Toi seule en moi fis refleurir
De suaves et nobles roses.

Quand tes yeux les reconnaîtront
Tu souriras de mon offrande,
Car j'en veux faire une guirlande
Pour couronner ton chaste front.

Frais parfums, hymnes, fleurs tressées,
Tout vient de toi : reprends ton bien.
Que mon cœur te parle du tien,
Et contemple en moi tes pensées.

I

Rose pleine de grâce, es-tu sainte Cécile ?
Afin de m'exalter par un chant séraphique,
As-tu quitté le Ciel d'où le remords m'exile,
Toi dont l'âme suave est faite de musique ?

Oui, je t'ai vue, aux jours de pureté sereine,
Déployer l'or vivant des riches harmonies ;
J'ai vu tes belles mains, tes nobles mains de reine,
Interroger un orgue aux splendeurs infinies...

Les fleurs avaient tissé nos tuniques de gloire ;
L'amour ne m'était pas une cruelle angoisse ;
Près de toi j'ignorais la flamme expiatoire,
La tendresse qui saigne et qu'un sourire froisse.

J'aimais à suivre, sur le diamant des touches,
Tes doigts qui donneraient une âme aux choses mortes ;
Le psaume s'élançait de millions de bouches ;
Le Ciel mélodieux sentait frémir ses portes.

L'ineffable cantique, à travers l'étendue,
Allait verser la joie aux Sphères immortelles;
Tu souriais, amie, en tes songes perdue,
Et les purs Séraphins t'éventaient de leurs ailes.

Alors la Vérité s'épanchait comme un fleuve.
L'orgue enivré d'amour, d'extase et de prière
Disait les cœurs souffrants que tourmente l'épreuve
Et leur ascension dans la chaste lumière :

Les martyrs à genoux qui chantent leur supplice,
La pudique beauté des vierges de la terre,
Le poète élevant son cœur vers la justice
Et de Dieu pressenti bénissant le mystère.

Tandis qu'autour de toi les splendides phalanges
Étincelaient dans l'or virginal des armures,
Tu louais le terrible éclat des sept Archanges
Qui maîtrisent l'enfer aux ténébreux murmures.

Dans tes hymnes de feu, la divine Sagesse
Glorifiait l'Amour divin qui la féconde,
Et l'Être, ne pouvant contenir sa richesse,
En torrents de beauté s'épanchait sur le monde.

Tel, s'élevait ton chant vers le Père sublime
Qui se recueille sous d'impénétrables voiles
Pour engendrer sans fin le Sauveur de l'abîme,
L'Enfant mystérieux qu'adorent les étoiles.

L'arc-en-ciel diaprait vos flottantes écharpes,
O Vertus, radieux Esprits, Trônes de flamme !
Et l'orgue au chant profond, les clairs accords des harpes,
Les rayons, les parfums, tout devenait mon âme.

Mystiques voluptés, fleurs aux pures corolles,
Je respirais en vous l'essence de Dieu même ;
Vous n'étiez pas, ainsi que nos froides paroles,
Un effort douloureux vers notre fin suprême...

Je me suis souvenu de ces heures bénies
En écoutant les sons de l'orgue magnifique,
Soutenu par un vol flamboyant de Génies
Qu'enivre la beauté de ton chant séraphique ;

Et, loin du Paradis, d'où le remords m'exile,
Reconnaissant tes yeux, je te dis à voix basse :
« Ame délicieuse, es-tu sainte Cécile,
Et viens-tu me sauver, Rose pleine de grâce? »

II

J'accuse injustement le Ciel quand je me plains,
Chère âme, de ne pas t'avoir plus tôt connue ;
Il ne tenait qu'à moi de hâter ta venue
En livrant ma pensée à des rêves divins.

Lorsque j'ai pressenti que j'allais te connaître,
Déjà je n'aimais rien qui ne fût immortel,
Et pour toi je parais mon cœur comme un autel
Où l'adorable Enfant du miracle va naître.

Je n'étais pas encor digne de nommer Dieu,
Mais je répudiais la sagesse factice ;
Mes lèvres bénissaient la sereine Justice
Et je pleurais devant le ciel chastement bleu.

J'invoquais l'idéal qu'en toi je glorifie ;
Mes songes lentement le revêtaient d'un corps ;
Par de mystérieux et suaves accords
J'apprenais chaque jour l'approche de ma vie.

J'ai connu ta splendeur par les yeux de la foi;
J'ai mérité ta vue, âme chère et sacrée;
Seul, j'ai fait mon bonheur, et je t'ai rencontrée
Le jour où ton image était vivante en moi.

III

Tu souffres parmi nous, mais comment puis-je croire
Que le signe fatal fut marqué sur ton front,
Et qu'en un douloureux élan vers la victoire
Tes ailes saigneront?

Rien ne souilla jamais ta pureté native ;
Tu vins de la clarté sans connaître le mal ;
Ton âme, au chant lointain des sphères attentive,
Respire l'idéal.

Si tu daignas vêtir d'une forme charnelle
L'ineffable substance où rayonne ton Dieu,
C'est que tu caressais, dans la joie éternelle,
Cet humble et chaste vœu :

Dépouillant tes cheveux de leur claire auréole,
Tu voulais, en dépit du vivace péché,
Faire fleurir la grâce et la bonne parole
Dans un cœur desséché.

Tu quittas, sans pleurer, les régions divines ;
Tu choisis ton calvaire et ton cœur fut joyeux ;
Il te plut de sentir la couronne d'épines
Ensanglanter tes yeux.

D'un esprit résigné, tu souffres le martyre
De ne retrouver Dieu que par un lent effort ;
Tu subiras avec un patient sourire
L'angoisse de la mort.

Du moins, puisque j'ai foi dans ta gloire future,
Puisqu'en tes yeux j'ai lu ta sainte mission,
Laisse-moi, partageant ta divine torture,
Avoir ma Passion.

Je veux boire à mon tour le vin du sacrifice,
Porter ta lourde croix lorsque tu fléchiras,
Pacifier ton cœur sur l'arbre du supplice
Où se tordront tes bras...

IV

Toi qui rayonnes de bonté,
Toi que tout mon être désire
Dans un esprit de vérité,

Ne me blâme point de redire
Que j'aimerai jusqu'à la mort
Tes lèvres et ton pur sourire.

Aiguillonné par le remord,
Je monte vers le ciel sublime
Avec un violent effort.

Quand j'ai vu la plus haute cime
Se perdre dans le gouffre bleu,
Qui m'a soutenu sur l'abîme ?

Qui m'a baptisé dans le feu ?
Qui m'a nourri de sa parole
Et fortifié contre Dieu ?

Ce n'est point une vaine idole ;
C'est la justice et la beauté
Dont ta chair n'est que le symbole.

Toi dont mes hymnes ont chanté
Le jeune et radieux visage,
N'es-tu pas l'immortalité ?

Mon enthousiasme sauvage
S'est élancé comme la mer
Baignant d'écume son rivage.

Moi, pétri de sang et de chair,
Pouvais-je embrasser une idée
Subtile et vaste comme l'air ?

Avec les mages de Chaldée
Mon âme élève un chant joyeux
Vers l'étoile qui l'a guidée.

Je bénis ta bouche et tes yeux,
Ton souffle exquis, ta voix si pure,
Tes beaux cheveux noirs et soyeux.

Car vous êtes ma nourriture
Dans le triste empire des jours
Où la faim du Ciel me torture,

O mes immortelles amours.

V

Parfois ma bien-aimée est comme l'alouette
Qui monte, le matin, de la plaine muette,
Et chante, aux sources d'or d'où s'épanche le jour,
Un chant de triomphe et d'amour.

J'oublie en t'écoutant la chaste Philomèle ;
Tu fais étinceler des diamants comme elle,
Et tu donnes une âme au silence des bois,
Que semble illuminer ta voix.

Mon amie est souvent un cygne plein de grâce
Dont le beau vol de neige émerveille l'espace,
Et qui dans le lac bleu vient goûter un sommeil
Bercé par l'onde et le soleil.

N'es-tu pas comme l'aigle aux ardentes prunelles
Qui, baignée en un flot de clartés éternelles,
Contemple impunément le triangle de feu ?
Tu palpites aux pieds de Dieu.

Mais, parce que ton cœur est toujours solitaire,
Tu ne ressembles point aux oiseaux de la terre ;
Tu ne saurais verser les trésors de ta foi
Dans une âme digne de toi.

Qui froissera jamais les roses de ta couche ?
Qui pourrait, sans mourir, entendre de ta bouche
La musique des lents et suaves aveux ?
Qui baisera tes beaux cheveux ?

Au pays de l'encens, du nard et de la myrrhe,
Voici que le Phénix impatient soupire
Après l'heure où son corps doit périr consumé ;
Lui non plus n'aura point aimé.

Un héroïque amour de sa forme future
Fait qu'il salue ainsi sa prochaine torture :
« Viens me purifier des souillures du temps ;
Jaillis, ô flamme, je t'attends. »

O radieux Phénix, je comprends ta tristesse.
Rien ne te guérira de l'amour qui te blesse ;
Car, seule de sa race en un monde trop vil,
Ton âme y souffre un dur exil...

Mais, lorsque mon regard au fond du tien se noie,
Ne sens-tu pas ton cœur attendri par ma joie,
Et ne trouves-tu pas je ne sais quelle paix
Dans le bonheur que tu me fais ?

VI

Voici l'aube dans sa grâce.
Les feuilles sifflent ; le vent
Ranime la terre lasse,
Qui soupirait en rêvant.

Le rossignol se repose ;
L'alouette prend l'essor
Dans un ciel bleu pâle et rose,
Fleuri de nuages d'or.

Souriant avec malice,
La brune Titania
Se blottit dans le calice
D'un large pétunia.

Que la reine des féeries
Disparaisse avec sa cour !
Ses changeantes pierreries
Pâliraient dans l'or du jour.

Les beaux yeux de la pervenche
Reflètent le firmament,
Et dans chaque rose blanche
Scintille un pur diamant.

O les caressants murmures
De ce vent frais dans les blés !
Chuchotements des ramures,
Cris d'éveil, rythmes ailés

Le cantique de la terre,
Psyché rêveuse l'entend.
Ah ! sans doute il faut me taire ;
Elle pleure en l'écoutant.

L'air qui souffle dans ses ailes
Lui porte, sur la hauteur,
Un chant de violoncelles
Modulant avec lenteur.

Quelle vague d'harmonie
Vient baigner son pâle front !
Quelle tendresse infinie !
Quel soupir humble et profond !

Dans la forêt vaporeuse
Je suis muet et caché ;
Mais c'est bien ma vie heureuse
Qui monte vers toi, Psyché.

VII

Les fleurs de ton désir réjouissent tes yeux
Quand tu presses l'anneau magique sur ta bouche,
Et devant toi s'élève un château merveilleux.

En souriant, tu vois se dresser sur sa couche
Ta sœur aux blonds cheveux, la Belle au bois dormant,
Si ta baguette d'or légèrement la touche.

Tu lui dis d'espérer en son royal amant,
Et tu sais l'endormir ensuite avec tendresse,
Toi qui ne connais pas les chaînes du serment.

D'un peuple délicat ton âme est la maîtresse ;
Les papillons d'argent, les sylphes et les fleurs
T'appellent dans le bois que la lune caresse.

Elle pare ton front de divines pâleurs ;
Et toi qui prends pitié des êtres et des choses,
Tu dis au rossignol d'exhaler ses douleurs.

Des songes lumineux ou des métamorphoses
Délassent ta pensée et charment tes instants ;
Dans l'ombre tes cheveux sont frôlés par les roses.

L'air de la nuit est doux, mais moins que tes vingt ans ;
Le long des verts buissons brillent des lucioles,
Et tout salue en toi la grâce du printemps.

Voici que, te berçant de suaves paroles,
Des anges, près de toi, font doucement vibrer
Les théorbes, les luths et les tendres violes.

Leurs frêles instruments ne font que murmurer.
Tu rêves au bonheur et ton âme soupire ;
Le silence et la nuit te disent de pleurer.

Ta fantaisie est reine et te crée un empire ;
J'oublierais sans remords, pour écouter ta voix,
Les poètes aimés et mon divin Shakspeare.

Les étoiles du ciel palpitent sous tes doigts ;
Des clochettes des fleurs tu sors comme une fée :
Tes cheveux ont gardé l'arome exquis des bois.

La Nature t'adore et se souvient d'Orphée,
Car tu sais, en prêtant la vie aux sept roseaux,
Faire un hymne éternel de sa plainte étouffée.

Quand tu chantes ainsi, merveille des oiseaux,
C'est qu'ayant trop donné de ton amour au monde,
Tu mérites enfin cette heure de repos.

Recueille-toi, cher cœur, dans une paix profonde,
Jusqu'à l'heure où, sortant de son palais de feu,
Le Soleil étreindra la Terre jeune et blonde.

Laisse errer tes désirs dans le pâle ciel bleu;
Égrène au vent du soir tes lentes rêveries;
Écoute les concerts des beaux anges de Dieu.

Je me consolerai, pourvu que tu souries,
D'être exilé longtemps de ta céleste cour;
Et, pour mêler mon âme à tes chastes féeries,

J'attendrai que l'amour éveille enfin l'amour.

VIII

La rose que tu m'as donnée,
Est-ce ton cœur délicieux ?
D'un parfum subtil et joyeux
Elle embaume la matinée.

J'ai, sur sa robe satinée,
Mis des baisers longs et pieux.
La rose que tu m'as donnée,
Est-ce ton cœur délicieux ?

Quand les heures l'auront fanée,
Doit-elle refleurir aux cieux ?
Et présage-t-elle à mes yeux
Un indissoluble hyménée,
La rose que tu m'as donnée ?

IX

La blanche Vénus brille au bord du ciel ;
Les doux liserons au parfum de miel
Ferment leurs calices.
La terre soupire et dit aux forêts
De mélodieux et tendres secrets :
Viens, ô mes délices.

Que le soir est calme et silencieux !
Un vent frais se lève ; il baise les yeux
Des fleurs endormies.
Étoiles d'amour, timides encor,
Vous nous souriez de vos trônes d'or,
O chastes amies.

Viens : le ciel s'anime et s'épanouit ;
Voici qu'il rayonne au front de la nuit
Comme un diadème.

Laisse-moi presser doucement ta main
Et te raconter mon âme en chemin...
Je t'aime! Je t'aime!

X

Ta splendeur virginale illuminait mon rêve ;
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève ;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur ;
Et des groupes erraient avec grâce et lenteur
A travers les bosquets mystérieux de l'île.
Que cette après-midi fut joyeuse et tranquille !
Tandis qu'une mer bleue aux flots étincelants
Mouillait mon front d'écume et baisait tes pieds blancs,
Non loin de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.
Couché sur le rivage et regardant tes yeux,
Je laissais mon amour, pur et silencieux,
S'élever jusqu'à toi pendant ces heures saintes.
Tes cheveux, couronnés de grappes d'hyacinthes,
D'un flot brillant et noir baignaient ton cou neigeux.
Bercée au bruit lointain des chansons et des jeux,

Ton âme apparaissait dans ton vague sourire ;
Et les flûtes mêlaient aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour.
Tu me l'abandonnais, ton âme, sans retour ;
Et, mes profonds désirs perdant leur violence,
Heureux, je contemplais, dans un pieux silence,
Les lèvres qui m'avaient tenté cruellement.
Les saphirs de la mer et le beau ciel clément
Rayonnaient au soleil immortel de la Grèce ;
De longs soupirs passaient dans l'air plein de tendresse ;
La souffrance et le mal nous étaient inconnus,
Et moi, comme la mer, je baisais tes pieds nus.

XI

O toi que la beauté revêt, pare et couronne,
Si la substance de ton corps,
Tout entière empruntée à ce qui t'environne,
Résulte des secrets accords
De l'eau chaste et du vent qui murmure et qui passe,
De la terre et du feu, rouge fleur de l'espace ;

Si tu dois rendre au monde, en fuyant invisible,
Les éléments qu'il t'a prêtés,
Afin qu'il les transforme en eau fraîche et paisible
Aux frémissements argentés,
En moissons d'or, en fleurs splendides, en lumière,
En célestes parfums, doux comme une prière ;

Ta forme t'appartient, ta forme est immortelle !
La terre ne la connaît pas,
L'onde, l'air et le feu se taisent devant elle
Et rien ne l'enchaîne ici-bas,

Car, dans l'éternité, ton âme souveraine
A créé librement cette forme sereine.

Tendre et profond regard, lèvres délicieuses,
Grâce de ce visage altier,
Cou flexible et poli, boucles capricieuses,
La merveille du corps entier,
Tout cela, dépouillé lentement comme un voile,
Revivra pour jamais dans une pure étoile !

Elle rayonnera plus tendre et plus profonde,
La flamme de tes sombres yeux;
Le sourire qui fut la douceur de ce monde
S'épanouira pour les cieux ;
Et tu ceindras l'auguste et brillant diadème
Sans que rien ait changé de la forme que j'aime.

XII

Je rêve à toi, couché sur la haute falaise,
A l'ombre d'un pommier, le long du seigle mûr.
La mer, rosée encore et du plus tendre azur,
Frémit comme une vierge au soleil qui la baise;
La mer à peine bleue, et rose de l'éveil,
Laisse errer sur son corps les lèvres du soleil.

Je rêve que je vois planer deux nobles cygnes.
Ils suspendent leur vol en palpitant un peu;
L'air exquis du matin les pénètre de bleu;
Et je regarde, avec mes prunelles indignes,
Dans le jour grandissant le pur saphir des eaux
Azurer de reflets ces merveilleux oiseaux.

Je rêve que je vois deux Esprits de lumière,
Paisibles, s'approcher de la terre en rêvant.
Leurs chastes robes d'or tourbillonnent au vent.
Un parfum de bonté, de grâce, de prière,

S'exhale des Esprits légers et bienheureux ;
Et, penchés l'un vers l'autre, ils murmurent entre eux.

Ils murmurent entre eux, les deux êtres de gloire.
« O mon âme, dit l'un, contemple ces moissons !
J'entends chanter en moi de lointaines chansons ;
Terre, je te bénis. Ma pieuse mémoire
Garde le souvenir de tes plus humbles fleurs,
Où brilla la rosée amère de mes pleurs. »

En souriant répond le plus beau des deux anges :
« Le Ciel m'avait laissé de trop cuisants regrets ;
Mais j'aimais, comme toi, la mer et les forêts.
La prière des fleurs se mêlait aux louanges
Qui, plus haut que la terre et que l'espace bleu,
S'élevaient de mon cœur vers le cœur de mon Dieu. »

Les deux êtres divins soupirent sans tristesse.
« J'ai rêvé bien souvent, dit enfin le premier,
Le long du seigle mûr, à l'ombre d'un pommier,
Qu'un jour tu me rendrais tendresse pour tendresse.
Je bénissais un mal qui m'enivrait de toi ;
Dans mes yeux, tu l'as dit, resplendissait ma foi. »

« Tu m'appelais ta vie et l'âme de ton âme,
Reprend avec lenteur l'ange plus gracieux ;
Mais moi, que tourmentait la vision des Cieux,
J'ai voulu t'arracher au sombre lac de flamme.
Je t'aimais, ô mon frère, et je t'ai fait souffrir,
Afin que notre amour pût librement fleurir. »

Et celui qui jadis, sur la haute falaise,
Rêvait à son aimée en face de la mer,
S'écrie éperdûment, tandis qu'ils fendent l'air :
« Lèvres, je vous respire ; ô cheveux, je vous baise !
Ailes, vous palpitez dans mes ailes ; beaux yeux,
Si j'ai souffert par vous, je vous possède mieux...

« Viens, mon âme, la mer céleste nous appelle.
Au-dessus de l'eau bleue et des blondes moissons,
Fuyons vers le soleil. » L'autre chante : « Unissons
Nos voix à cette voix, si profonde et si belle,
Que le vent du matin porte vers le Béni ;
Viens, et que notre joie emplisse l'infini ! »



LE MONT DES OLIVIERS

LE MONT DES OLIVIERS

LE CHRIST

C'est la dernière fois, nuit aux pudiques voiles,
Que pour le Fils de l'Homme auront lui tes étoiles.
La terre fatiguée aspire ta fraîcheur ;
L'air palpite. A présent, la barque du pêcheur
Livre au vent qui se lève une toile gonflée
Et fend les sombres eaux du lac de Galilée.
L'odeur des premiers lis embaume tout le ciel ;
La douce nuit les berce, et leur souffle de miel
Achève de troubler mon cœur et ma pensée.
Demain, dans tout son être affreusement blessée,
Celle qui m'a nourri verra saigner mon corps,
Et pour moi sa douleur sera presque un remords...
Une étrange pitié joint les âmes entre elles ;
Qu'ils sont forts, ces liens si tendres et si frêles !

UNE VOIX

O Jésus, il est donc bien cruel de mourir?

LE CHRIST

Tous, ils dorment. Le cœur se lasse de souffrir...
Trois disciples m'avaient suivi. « Priez », leur dis-je.
Mais leurs yeux, que n'a pas fascinés un prodige,
Se sont appesantis ; et, dans leur simple foi
Qui méprise le doute et s'abandonne à moi,
Ils rêvent de couvrir la terre de merveilles.
Jamais ils n'ont connu le tourment de mes veilles.
Cette nuit, mon angoisse est pire que la mort ;
Et Jean, mon bien-aimé, ne le sait pas: il dort.

LA VOIX

Homme, auprès de ton Dieu ta place est déjà prête.
Celui qui ne sut pas où reposer sa tête,
Bientôt, resplendissant comme sur le Thabor,
Entrera dans la gloire au chant des harpes d'or.

LE CHRIST

J'écoute murmurer les oliviers antiques
Dont le vent fait frémir les rameaux prophétiques.

Ah! s'il n'appelle à lui que les justes, bien peu
Posséderont un jour la vision de Dieu!
Moi, dans la paix du Ciel, ce sera ma torture
De voir l'homme écrasé par l'aveugle Nature.
Pauvres êtres souffrants dont le salut m'est cher,
Vous laisserai-je en proie aux fureurs de la chair?
Vous faudra-t-il errer sans conseil et sans guide?
Non. Je redescendrai du Paradis splendide;
Et, mille fois, soumis aux cruautés du sort,
Je naîtrai de la femme et je mourrai de mort.
Accablés sous le poids de crimes séculaires,
Enivrés de désirs, fous de vaines colères,
Vous vous efforcerez de vaincre en frémissant,
O frères, la révolte immortelle du sang.
Je serai parmi vous, moi, poursuivant ma tâche,
Maudit par le puissant et trahi par le lâche.
Quelques-uns me suivront: plein d'un espoir joyeux,
Je croirai voir l'amour se lever dans leurs yeux...
Mais puis-je triompher de la matière immonde?
Non : le mal, à jamais, doit asservir le monde.
J'ai fait un rêve, et rien n'accomplira mon vœu.
Toujours ce cœur blessé saignera loin de Dieu.

LA VOIX

Qui donc est loin de Dieu? Quelle âme solitaire
Ne frissonne parfois au souffle du mystère?
Qui n'a pleuré devant le ciel immaculé?
Un songe magnifique ou le désir ailé
T'emportera, Jésus, au fond du sanctuaire
Où, caché par le vol des Esprits de lumière,
Dans sa félicité respire l'Éternel.
Lorsque renaît le soir paisible et solennel,
Dont le silence est cher à ton âme lassée,
N'as-tu pas un secret témoin de ta pensée?
Si tu vis pour le bien, ton Dieu repose en toi.
Quand l'amour t'exaltait au-dessus de la Loi,
Tu sentais sa présence et tu disais : Mon Père!...
Ne blasphème-t-il pas, celui qui désespère?

LE CHRIST

Qui me parle? Mon cœur tressaille à cette voix.
Si de ton lumineux royaume tu me vois,
O Seigneur, prends pitié de ma détresse affreuse.
Ai-je entendu la Voix sublime et bienheureuse
Qui s'éleva, mêlée à de lointains accords,
Lorsque l'eau du Jourdain ruisselait sur mon corps?

Je crus, en écoutant cette voix inconnue,
Que l'heure de sauver le monde était venue,
Et qu'un Dieu paternel aimait ses fils ingrats.
J'avais foi dans mon œuvre, et je tendais les bras
Vers le Dieu de justice et de miséricorde !
Mais j'ai vidé la coupe amère, et je déborde.
Parle : si l'homme était d'avance condamné,
Pourquoi, Seigneur, d'un peu de poussière est-il né ?
Ah ! qui suis-je ? et d'où vient que l'amour me dévore ?
Mon Dieu, j'ai vu frémir les ailes de l'aurore ;
Le jour n'est pas venu. Parle, ô puissante Voix
Qui traverses mes os comme aux jours d'autrefois !
Je me sens défaillir : devant moi tout s'efface ;
Une chaude sueur de sang baigne ma face...

LA VOIX

Je suis le Dieu jaloux, le maître violent
Qu'une trombe terrible enveloppe en sifflant.
Les grands taureaux ailés, dont le vol me soulève,
Mugissent devant l'arche où s'abrite mon rêve.
Je suis le moule ardent d'où sortit l'univers.
Feu vengeur, je détruis lentement les pervers.

Je suis le lac sans fond des mystiques ténèbres,
Le silence formé de murmures funèbres,
L'or enfoui qui rêve au jour noble et serein,
L'inexprimable angoisse et le désir sans frein!
Je suis l'Être, et j'ai soif de la vie éternelle.
Mon âpre volonté sent bouillonner en elle
Un monde fait d'amour, d'extase, de clarté.
Par de vertigineux tourbillons emporté,
Je cherche le repos dans une île paisible.
Je voudrais m'enivrer de ma splendeur visible.
Cruellement épars dans l'abîme anxieux,
Il faut, pour enfermer en moi les vastes cieux,
Que j'épuise ma force et que je fasse naître
Un cœur mystérieux au centre de mon être.
Solitaire, j'aspire aux tendresses d'un Fils
Qui soit la chaste rose et le merveilleux lis,
L'ineffable douceur, l'agneau pur et sans tache,
L'éclat manifesté de Celui qui se cache,
Le Verbe rayonnant, la splendide Raison!
Et je brise les murs de ma froide prison;
L'opiniâtre effort triomphe du silence;
De mon sein ténébreux la Parole s'élance;

La lumière est par moi de toute éternité ;
L'amour épanouit mon visage irrité...
Un Fils palpite en moi ; mon bien-aimé ressemble
A la jeune colombe, au doux oiseau qui tremble
Sous l'aile de sa mère et dans l'ombre du nid.
Une félicité parfaite nous unit.
Il est mon propre cœur plus ardent que la flamme,
Le rire de ma joie et le chant de mon âme !
Sa pure charité m'embrase, et j'ai voulu
Qu'un monde radieux adorât mon élu.
J'ai tout créé par lui, car il est la Sagesse ;
Les anges, bénissant ma divine largesse,
Ont les yeux sur celui que j'ai nommé leur roi ;
Et mon Fils, pauvre cœur désespéré, c'est toi !

LE CHRIST

Entends-tu les sanglots qui brisent ma poitrine ?...
Un ange m'apparaît. Sa robe est purpurine.
Il me regarde avec une tendre pitié...
Pourquoi ton Fils est-il durement châtié ?
Le messager s'avance, ému de mon supplice ;
Et voici qu'il recueille en un large calice
La sanglante sueur qui coule de mon front.

LA VOIX

Les cieux, mon bien-aimé, demain se voileront ;
Mais, avant de mourir, écoute et sois mon juge.
L'homme a voulu déchoir ; il n'a point de refuge
Qui puisse le sauver au jour de ma fureur,
Et ses pas inquiets s'enfoncent dans l'erreur.
Nue et loin de son Dieu, pleure la créature.
Un crime irréparable assombrit la nature ;
Je n'entends plus chanter l'étoile du matin !
Pouvais-je abandonner le monde à son destin ?
Je t'ai dit : « O mon Fils, va racheter la terre .. »

LE CHRIST

Je descends, éperdu, dans mon propre mystère.
Alors je reposais ma tête sur ton cœur,
Et j'écoutais, ainsi qu'un murmure, le chœur
Des séraphins tournés vers ta gloire terrible.
Les anges, sous mes pieds, secouaient de leur crible
La neige éblouissante et vierge des soleils,
Qu'un large souffle emporte et mêle aux cieux vermeils :
Sans fin tes serviteurs enrichissent l'abîme.
Et moi, levant les yeux vers ton regard sublime,

Je répondis : « Seigneur, qu'il en soit fait ainsi !
Pour l'homme faible et nu j'implore ta merci.
Ton fils dépouillera sa robe de victoire.
Que Dieu s'offre aux bourreaux : sa mort expiatoire
Peut seule désarmer la colère de Dieu. »
Puis j'ai tout oublié, car ce pâle ciel bleu
Ne se peuple jamais des innombrables anges
Qui brûlaient devant moi le parfum des louanges.

LA VOIX

Je t'en glorifierai ! Par ce profond oubli
Ton noble sacrifice est encore ennobli.
Un homme a su parler aux hommes : sa tendresse
Consola bien des cœurs que l'injustice oppresse.
Ta parole a germé, mon Christ ; et quelque jour
S'élancera du sol une moisson d'amour.
Alors s'apaisera la haine meurtrière ;
Et j'entendrai vers moi s'élever la prière
Que l'aurore soupire à l'oreille des vents,
Et que ta bouche apprit aux bouches des enfants.

LE CHRIST

Serai-je délivré de ma prison charnelle ?

LA VOIX

Ta mort la brisera : mais ton âme éternelle
En tout ce que j'ai fait palpitera sans fin.
L'abîme, pénétré de ton souffle divin,
Mugira sourdement un chant de délivrance.
Les êtres, s'élevant à moi par la souffrance,
Dans leur cœur sentiront battre ton cœur puissant ;
Ton immortalité fleurira dans leur sang !
Tu porteras le poids écrasant de leurs crimes
Dans leur ascension vers mes hauteurs sublimes.
Ils deviendront le Christ, et tu seras en eux ;
Et sanglant, couronné d'épines, lumineux,
Sans mesure enivré de douleur et de joie,
L'Homme-Dieu marchera lentement dans sa voie,
Et verra, par les yeux clairvoyants de l'esprit,
Un immuable Dieu qui l'aime et lui sourit.

LE CHRIST

O mon âme, bénis le Seigneur, qui te laisse
Enfanter au salut ces cœurs pleins de faiblesse...
Soyons le pain de vie et le vin consacré !
Je nourrirai mon peuple et je l'abreuverai.

Je veux être dans l'homme une source profonde,
Et je m'incarnerai tout entier dans le monde.

LA VOIX

O toi, ma douloureuse et sainte Humanité,
O victime, ô mon Christ! Je suis épouvanté
De voir, à ton flanc nu, saigner le coup de lance.
Est-ce bien là mon Fils? et le morne silence
Devait-il éclater en un cri de douleur?
Je regarde la croix, ta livide pâleur,
Tes bras tordus, tes mains cruellement percées,
Et je vois palpiter tes yeux pleins de pensées.
Ah! te verrai-je ainsi jusqu'à la fin des temps?
Tes lamentations, mon Fils, je les entends.
Je souffre dans ton corps coupé par les lanières;
J'assiste, plein d'angoisse, aux épreuves dernières
Où ton âme défaille et sent mourir sa foi,
Et tes sanglots perdus retentissent en moi!

LE CHRIST

Mais le Crucifié te contemple, mon Père.
La sereine clarté de ses yeux exaspère

La tourbe des bourreaux qui rugit à ses pieds,
Et son cœur a pour eux de suprêmes pitiés.
Seigneur, il participe à ta gloire infinie.
Il écoute avec toi la puissante harmonie
Qui s'élève à jamais de la terre et des cieux;
La divine beauté du monde emplit ses yeux;
Et lui, qui d'un peu d'eau sollicite l'aumône,
S'enivre de l'encens exhalé vers ton trône.

LA VOIX

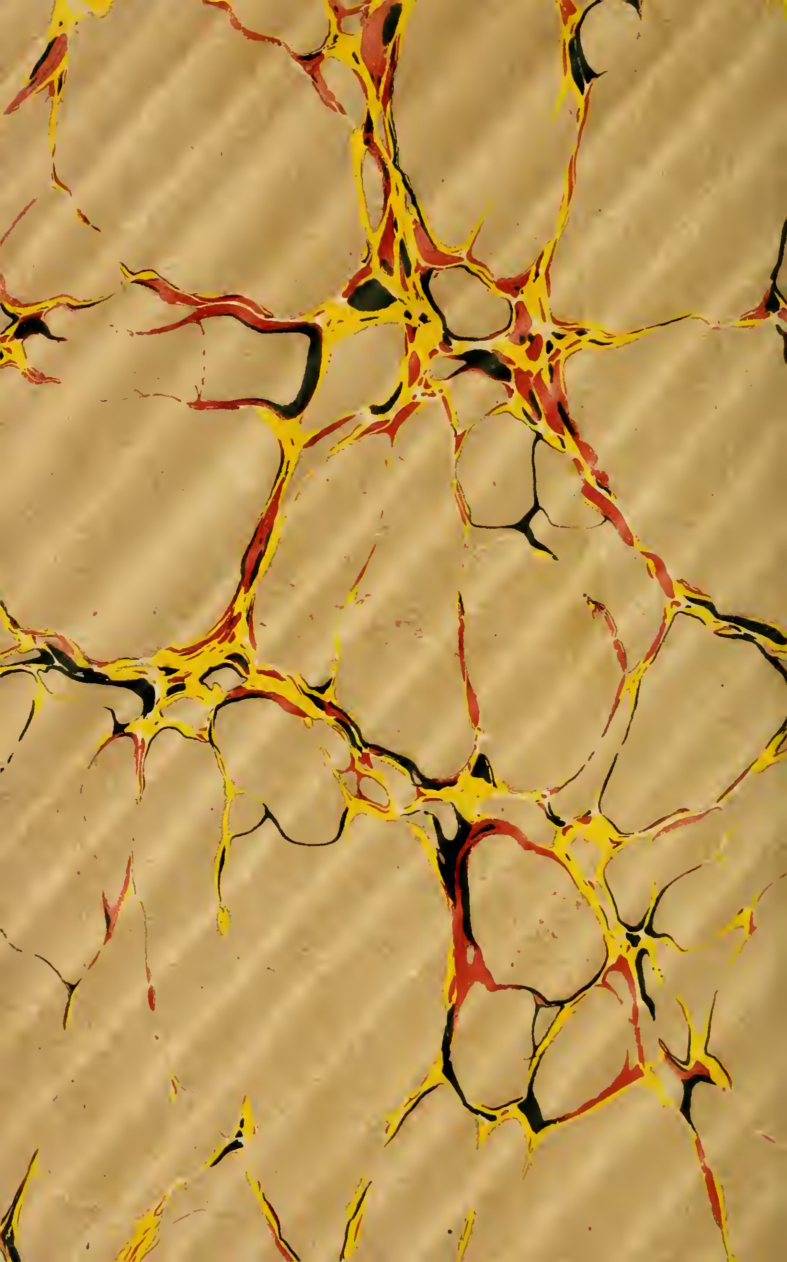
O mon aimé, je peux t'arracher à la mort!
Je suis vêtu d'éclairs; mon nom est le Dieu fort;
L'abîme tremble au bruit de ma voix éclatante,
Et je pourrais rouler les cieux comme une tente!
Veux-tu que ma colère écrase tes bourreaux?
Comme on voit disparaître un vol de passereaux,
Ferai-je évanouir ce peuple de fantômes?
Parle: faut-il frapper les rois et les royaumes?
Incendier la mer? briser le firmament?

LE CHRIST

Que tout soit comme il est, Père, éternellement!

TABLE DES MATIÈRES

8004-94. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.



Bouchor, Maurice
Les symboles

